#1 : L'Effondrement

Septembre 2019

Christophe Auberthier · Aude Bertoli
Laurent Crevon · Héloïse Éloi-Hammer
Goliathus · Sébastien Klotz · Florian Orazy

reticule.fr

Réticule #1 : L'Effondrement

Septembre 2019

Table des Matières

Table des Matières
Les Autres - Héloïse Éloi-Hammer
Les Bienheureuses - Florian Orazy
Free Walking Tour - Laurent Crevon
L'homme-mouton ou la fin des temps - Goliathus
L'Œil - Sébastien Klotz
Naufrage contemporain - Aude Bertoli
Quelques nuits après l'histoire - Christophe Auberthier

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

Suivez- nous sur Facebook : facebook.com/reticulenewsletter

© 2019 Réticule. Tous droits réservés.

Les Autres

Héloïse Éloi-Hammer

Le président a fait une annonce. On ferme les frontières, complètement. Ce n'est plus possible, de recevoir tous ces hommes, toutes ces femmes et tous ces enfants, c'est triste, mais on ne peut pas faire autrement. On n'a pas le choix.

Je ne sais pas si l'opposition va s'en remettre. Ils sont tombés de si haut, peut-être qu'ils ne pourront pas se relever. Je pense qu'ils ne se doutaient pas qu'il irait si loin, le président. Ils pouvaient crier contre une loi, prendre la défense des habitants d'un camp, fustiger le manque de moyens réservé aux réfugiés. Mais là, ils sont perdus. Ils ne savent plus quoi faire d'autre que répéter que ce n'est pas possible, pas possible, qu'on ne peut pas. Ils ont tort puisque le président, il l'a fait. Ils disent que l'on n'est plus des hommes. Peut-être qu'ils ont raison, mais qu'importe ? Est-ce qu'on n'a jamais été plus que des bêtes, finalement ?

***

Depuis que l'annonce a été faite, quelque chose dans l'air a changé. Les gens ne crient plus. C'est peut-être le calme avant la tempête, ou alors peut-être que c'était vraiment ça la solution. Dire stop, et ne pas se soucier

des conséquences. Des bateaux remplis d'hommes affamés ont supplié d'accoster, mais le président est resté inflexible. Les gardes aux frontières ont obtenu le droit de tirer sur ceux qui tentent de rentrer malgré tout. Les choses sont claires comme ça. D'ici quelques semaines, plus personne ne devrait chercher à venir chez nous.

Le président a été confronté à des images de noyés, d'enfants ensanglantés couchés sur le sol, mais il ne s'est pas démonté. Il a dit que bien sûr, c'est terrible. Qu'il est touché par ces images, comme nous tous. Qu'il sait que nous sommes frères, quelle que soit la couleur de la peau. Mais que si personne ne dit non maintenant, si on accepte les réfugiés, alors ce sera la fin de l'humanité. Parce qu'il n'y a pas assez de place, ici, pour tout le monde. Si on accepte qu'ils viennent, nous serons tous serrés dans ce petit pays, et nous mourrons, progressivement. Ce sera une mort lente, mais une mort quand même. On en aurait pour, quoi, dix ans, quinze ans, et tout serait fini.

C'est pour ça qu'il a dit non. Pour l'Humanité. Parce que si tout le monde disparaît, il ne restera rien, et parce qu'il vaut mieux que beaucoup meurent fusillés ou noyés plutôt que tous meurent de faim. Ils n'ont pas eu de chance, ils sont nés au mauvais endroit, au mauvais moment. C'est triste, mais c'est comme ça. Quant à nous, nous devons nous montrer dignes de notre rôle. Il

n'en reste pas beaucoup, des pays comme le nôtre, où la vie humaine est encore possible. Alors on n'a pas le choix.

***

Les étrangers et les descendants d'immigrés sont devenus craintifs. Ils doivent penser qu'ils sont en sursis. Ils ont raison, parce que, à force de voir des images de personnes qui leur ressemblent noyées, mortes, tuées par des hommes comme nous, on finit par se dire qu'ils sont différents. On est bien obligés, sinon on deviendrait fous. Alors ils rasent les murs. Même ceux qui faisaient les malins dans la rue le soir se sont calmés. Ils savent qu'ils sont les prochains sur la liste. Ils sont contrôlés par la police souvent, et ceux qui sont là illégalement sont ramenés aux frontières. On parle de renvoyer aussi les criminels et les voyous.

Il y en a bien quelques-uns qui se sont révoltés. Ils ont organisé des marches, des manifestations, des réseaux pour aider des réfugiés à rentrer. Mais, un à un, les leaders sont arrêtés, les réseaux sont démantelés. Et puis finalement, je pense qu'ils n'ont fait qu'aggraver les choses, parce que les contrôles d'identité sont devenus encore plus intensifs depuis que l'on sait que la frontière est poreuse.

Vous vous demandez sûrement quelle est mon opinion par rapport à tout ça. Désolé de vous décevoir,

mais je n'en ai pas. Je me contente de constater. J'ai perdu l'envie de me battre depuis trop longtemps pour pouvoir m'engager dans un camp où un autre. Tout ce que je sais, et que je sais pour sûr, parce que je l'ai vécu, c'est qu'on était envahis, et que si les choses avaient continué comme ça, on serait devenus minoritaires, et le maintien d'une société proprement humaine aurait été impossible.

Vous ne devez pas me croire, mais il faut que vous sachiez que les choses ont beaucoup empiré avec le dérèglement climatique. La plupart des pays sont invivables. Les flots de migrants sont devenus impossible à gérer. Même l'opposition le reconnaît. Mais ils disent que l'on avait un devoir éthique, un devoir moral. Que quand il s'agit de la mort de milliers d'hommes on ne peut même pas réfléchir à la question, il faut les accueillir, quelles que soient les conséquences. Moi je trouve que leurs discours sont beaux mais n'ont pas de sens. Si on ne peut pas, on ne peut pas, et ce qui est impensable, c'est d'ouvrir les portes avant de savoir si la maison est pleine.

Depuis que le président a été élu, beaucoup de choses ont changé. Il n'y a plus de ticket de rationnement, plus de queue au supermarché. Les cinémas ont rouvert leurs portes et les enfants vont à l'école dans des classes de trente, comme avant. Ce n'est pas rien, tout ça. Peut-être que pour rester des hommes, il faut s'en donner les

moyens, même si cela veut dire que l'on devient inhumain. C'est ce que le président dit en tout cas. Tout le monde a assez à manger avec lui, alors on l'écoute. Ce qu'il a fait, ça a marché. A quel prix, nous autres, on préfère ne pas y penser.

Je me demande tout de même comment tout cela se serait passé si nous avions été pareil, vraiment pareil. Si nos peaux avaient été de la même couleur, si nos nez avaient eu la même forme, nos cheveux la même texture. Est-ce que l'on aurait tiré sur notre propre image ? Sûrement que oui, les Allemands ont bien exterminé les Juifs. Mais ils ont essayé, quand même, de faire comme s'il y avait des différences, ils ont dessiné des affiches affreuses, des hommes aux nez et aux oreilles disproportionnées. Pour moi, cela prouve que l'on a besoin de se croire différent physiquement pour se sentir autre, alors quand la différence n'existe pas, on l'invente, tout simplement. Mais peut-être que s'il avait fallu l'inventer, cela aurait été plus compliqué, ici. Peut-être qu'ils auraient été trop à dire « ce n'est pas possible » pour que ça ne devienne pas impossible. Finalement, ce qui est possible, ça ne dépend que de nous, non ?

***

Personne n'en parle mais tout le monde le voit. Les arrestations se multiplient. Les autres ne comprennent

pas pourquoi, parce que maintenant que l'on est chez nous, et que plus personne ne peut rentrer, il y a assez de place pour tout le monde. Mais moi, je sais ce qu'il se passe. J'avais pressenti ça depuis longtemps. On s'est habitué à voir les étrangers comme autres, à tolérer qu'on les égorge à nos portes, ce n'est plus possible de vivre avec eux. Parce que qu'est-ce qu'il se passe si votre petite fille devient amie avec l'un d'entre eux ? Si votre garçon tombe sous le charme de l'une des leurs ? Et bien le voile tombe, et vous les voyez pour ce qu'ils sont vraiment, des hommes comme nous. Et ça ce n'est pas possible, pas supportable. Ça voudrait dire que nous n'avons pas le droit de les laisser dehors.

Alors il faut qu'ils disparaissent, tous autant qu'ils sont. Si on ne les voit pas, on peut les imaginer tels qu'on nous les décrit. On peut oublier qu'ils nous ressemblent. Que ce n'est pas possible, ce qu'il se passe. C'est terrible, mais, si on rentre dans la logique du président, cela va de soi. Ce n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan, un minuscule sacrifice supplémentaire que nous devons faire pour le bien de l'Humanité. Je vois bien que tout cela est monstrueux, mais est-ce que ça veut dire qu'il a tort ? Ou est-ce que c'est la Raison elle-même qui est abjecte ? Peut-être un peu des deux.

Toujours est-il que maintenant, on est entre nous. Même ceux qui étaient nés là, on les a renvoyés. Une seule règle prévaut : avoir la peau de la bonne couleur.

Pour les métisses, on a gardé seulement ceux qui étaient raisonnablement proches de la norme. Je crois que tout le monde a oublié qu'avant on se mélangeait et que tout allait bien.

On voit encore quelques images à la télé de pays détruits par la glaciation, d'enfants mourant de froid, mais on n'y prête plus tellement attention. À quoi bon se faire du mal ? Et puis ces petits-là ne sont pas comme les nôtres. Leur peau est maladivement blanche, ce n'est pas naturel. Leurs cheveux sont fins, lisses, parfois presque blancs, et leurs yeux ont des couleurs étranges. Non, pour tout le monde ici, c'est clair : ils ne sont pas comme nous.

FIN

Les Bienheureuses

Florian Orazy

Cela avait commencé il y a longtemps, bien avant la naissance de Mia, avant la naissance de sa mère et sans doute avant celle de sa grand-mère. À vrai dire, on ne se souvenait de la vie d'avant, de l'heureuse et insouciante vie d'avant, que par les récits qui se transmettaient des plus âgées aux plus jeunes, parfois des plus jeunes aux plus âgées quand ces dernières perdaient la mémoire et demandaient qu'on leur rappelle un détail ou une anecdote cent fois racontée, récits qui formaient leur mémoire collective à toutes.

La vie d'alors, certes, était déjà dure. Il fallait travailler, tout le jour et parfois même une partie de la nuit, ce quelle que soit la saison (même si la majeure partie du travail s'effectuait à l'intérieur des bâtiments). Les moments de repos étaient pour ainsi dire inexistants. On se levait, on allait faire les ménages, l'entretien, la nourrice, ou on travaillait aux champs jusqu'au soir, puis on rentrait se coucher. Les jours et les semaines passaient ainsi, au rythme du labeur, de la camaraderie, de la satisfaction du travail accompli. Malgré l'austérité apparente de cette vie, personne ne s'en plaignait ; car

chacune avait sa place et savait que le fruit de ses efforts profitait également à toutes.

Leur quotidien n'avait que très peu varié depuis des générations. Peut-être alors travaillaient-elles un peu moins, peut-être les contraintes de production étaient-elles moins fortes ? Difficile de le savoir, on avait souvent tendance à enjoliver le passé, la mémoire effaçait les détails pénibles, les mille frustrations du quotidien. Ce qui était certain, toutefois, c'est qu'on avait *la santé*. On ne rentrait pas le soir exténuée, sur les rotules, pliée en deux, les articulations fourbues, les muscles brûlants et pétris de crampes. On avait le temps de manger, de ranger un peu son logis, parfois de rendre visite à une voisine ou de s'en aller seule pour une virée au clair de lune, puis de se mettre au lit, fatiguée mais heureuse. On s'endormait en un souffle, plongeant dans un sommeil de rêves légers, pour se réveiller le lendemain matin fraîche et dispose pour une nouvelle journée.

D'aucunes, parmi les plus anciennes, affirmaient que les congés maladie n'existaient pas à l'époque, qu'ils n'étaient qu'une invention récente. Car elles ne tombaient jamais malades. Quant aux accidents de travail, ils survenaient parfois, mais à des fréquences bien moindres qu'aujourd'hui. Si bien qu'il n'y avait jamais plus que quelques absentes au travail, et que la

production se poursuivait au même rythme, sans aucune perte d'efficacité.

L'indicateur le plus alarmant, si l'on comparait l'état actuel des choses à leur histoire récente, indicateur qui d'ailleurs résumait tous les autres, était l'espérance de vie.

Avant, on avait le temps de grandir et de mûrir : malgré la dureté du labeur quotidien, elles ne s'éteignaient, sauf accident encore une fois, qu'arrivé le vieil âge, qu'elles avaient bien le temps de voir venir, de préparer, l'âge où a vu et vécu assez pour voir la fin avec philosophie, du moins avec une sérénité relative. Certaines désormais à peine adultes ressemblaient déjà à des vieillardes, elles se plaignaient sans cesse, ne prenaient plus plaisir à leur travail, avaient l'air las, l'œil blasé de celles qui sans avoir vu beaucoup veulent croire qu'elles en savent déjà assez, dénigraient la fouge d'autres à peine plus jeunes qu'elles. Elles finissaient par mourir chez elles, débiles et pleines d'acrimonie pour le monde et pour ce mal inconnu qui les emportait, ce *fléau*, comme on avait fini par l'appeler.

*

La mort par le fléau était lente et douloureuse. On ne s'apercevait pas, d'abord, qu'on l'avait contracté. On était simplement fatiguée, plus que de coutume, on sentait dans tout le corps une langueur, parfois un

engourdissement, puis venaient les courbatures, de plus en plus intenses. En général, on se convainquait que ce n'était rien, que tout était dans la tête, et on continuait de travailler comme si de rien n'était. Puis venaient les maux de tête, les nausées. Les courbatures finissaient par vous raidir les membres, on avait mal au dos et à l'arrière de la nuque. On en arrivait à avoir mal partout, jusqu'au point où l'on ne pouvait plus travailler. Alors on demandait un congé maladie et on quittait le travail pour rentrer chez soi. La plupart du temps, les malades étaient dans le déni, elles se disaient que ce n'était qu'une affliction passagère, peut-être une bactérie quelconque ou un virus saisonnier, même quand on se trouvait au beau milieu de l'été. Leur entourage savait déjà que la fin était inéluctable et, même si elles refusaient de se l'avouer, espéraient que celle-ci soit proche, car jusqu'au dénouement fatal, seule la souffrance attendait leur proche.

Le fléau (et c'était peut-être leur seule chance, bien qu'en l'absence de remède cette « chance » ne semblât indiquer pour chacune d'entre elles qu'une mort plus lointaine, mais toute aussi certaine) n'était pas contagieux. On pouvait rendre visite aux malades, les soigner, faire la toilette des mortes et des agonisantes sans crainte d'être contaminée soi-même. Les malades étaient donc accompagnées, entourées, aidées. Malheureusement, le nombre de croissant d'entre elles

impliquait que l'attention portée à chacune allait décroissante, d'autant que celles encore bien portantes devaient compenser l'absence au travail des premières. Même si la plupart étaient encore saines, des fatigues terribles les prenaient parfois, des bouffées de chaleur ou des engourdissements soudains, comme si le fléau bien qu'à l'extérieur de leur corps se trouvait là *dans l'air*, autour d'elles, mettant comme un voile morbide sur leur vie, et leur rappelant que viendrait tôt ou tard leur tour.

Le pire dans tout cela, ce n'était même pas leur situation elle-même, car elles étaient dures au mal, fatalistes diraient même certains, du moins conscientes d'un certain ordre des choses qui devait être respecté. Non, le pire, c'est qu'elles n'avaient aucune idée de la *nature* du fléau. Et plus le temps avançait, plus le nombre de nouvelles malades augmentait, plus les symptômes semblaient se multiplier, du moins varier en formes et en intensité, si bien qu'elles avaient fini par croire que ce n'était pas « un fléau » mais « des fléaux » qui pesaient sur elles.

Elles connaissaient, bien sûr, les coupables. C'était les hommes. Les coupables étaient toujours les hommes (ce n'était pas une posture ni une croyance mais une vérité éprouvée). Les hommes, semblaient-ils, essayaient de les détruire. Pouvait-on imaginer qu'ils ne s'en fussent pas rendu compte ? Non. Ils savaient parfaitement ce

qu'ils faisaient. Et pourtant, ils continuaient quand même. Cela était incompréhensible. Les hommes avaient autant besoin d'elles qu'elles avaient besoin d'eux, pour des raisons biologiques évidentes que même une enfant connaissait, que l'on n'avait d'ailleurs même pas besoin de connaître, on le *savait* intuitivement. Elles allaient mourir sans exception, et ces imbéciles allaient suivre. Quel but obscur poursuivaient-ils ? Avaient-ils, après toutes ces années d'éloignement progressif, appris à vivre sans elles, trouvé une solution pour ne vivre qu'entre eux, entre hommes ? Oui, sans doute. C'était ce qu'ils avaient toujours voulu. Ils avaient un temps essayé de le cacher mais la portée de leurs actes ne faisait désormais plus aucun doute.

*

Mia fut la première.

Elle tomba malade par une douce matinée d'automne. Ou plutôt, c'est ce matin-là durant lequel elle ressentit les premiers symptômes (elle était sans doute malade depuis plusieurs jours). Elle continua à travailler jusqu'au soir. Ses collègues ne se doutèrent de rien, sauf Elie, sa meilleure amie, qui lui demanda au milieu de l'après-midi si elle se sentait bien, voyant les gestes de Mia plus lents qu'à l'habitude et la sueur qui perlait à son front. Mia hésita, car Elie et elle se disaient tout, mais ne se sentit même pas la force de décrire son mal. Elle rentra

chez elle dès la fin de son service, exténuée. Elie la regarda s'éloigner avec inquiétude.

Mia retourna au travail le lendemain matin. Elie cette fois se fit insistante ; elle voyait que son amie ne se portait pas mieux, que son état empirait même. Mia niait, elle allait bien, elle avait dormi plusieurs heures, ses maux de tête avaient disparu. Aux alentours de midi, pourtant, alors que des rayons de soleil comme des tisons pénétraient brûlants par les ouvertures du toit, Mia faillit s'évanouir. Elie la rattrapa in-extremis avant qu'elle ne touche le sol. Leurs collègues autour s'étaient figées sans oser intervenir. L'une d'elles, que Mia n'aimait pas, vint s'enquérir de son état. Elie l'éloigna, puis raccompagna Mia chez elle avant de retourner à son poste ; elle savait que son amie n'aurait pas accepté sa présence. Non seulement Mia n'aimait pas que l'on veille sur elle, mais agir ainsi aurait été reconnaître que la situation était grave, qu'elle était *malade*, que le fléau l'avait attrapée.

Durant deux jours, l'état de Mia se dégrada. Puis Elie fit venir une infirmière qui prononça le diagnostic fatal. Elie la renvoya avec colère et revint avec une autre infirmière, qui répéta presque mot pour mot le constat de la précédente. Elie la congédia aussi. Quand elle revint s'asseoir sur le lit, Mia vit que son amie avait les yeux rouges. Elles restèrent en silence un long moment. Mia s'aperçut qu'elle détestait le silence ; il avait quelque

chose de lourd et d'inquiétant. Le rythme du travail, ses bruits de frappe, de grattage, de succion, lui manquaient déjà, et les bavardages de ses collègues, la bruyante chorégraphie de leurs gestes, ce bourdonnement dont les modulations graves emplissaient l'usine et parvenaient, quand le vent soufflait du nord, jusqu'à chez elle, comme la lourde respiration d'un être chère.

Le quatrième jour, au réveil, Mia se sentait mieux. Elle ne pouvait pas encore se lever du lit, mais ses membres lui semblaient avoir regagné un semblant de souplesse et de tonicité. Sa fièvre avait légèrement baissé, du moins un peu de clairvoyance lui était revenue et ne voyait-elle plus son mobilier se balancer autour d'elle. Elle crut que c'était la fin, car elle avait entendu dire que les mourants souvent se sentent revivre à l'approche de l'heure fatidique, comme dans une dernière vanité de l'existence. Elle ne dit rien à Elie quand celle-ci vint lui rendre visite à l'heure de la pause. Elie toutefois vit immédiatement que l'état de Mia s'était amélioré. Elle en fut ravie, et pleine de joie et d'espoir, promit à Mia qu'elle serait bientôt rétablie. Elie sortit et revint avec une grande fleur rouge qu'elle posa sur la table de chevet de Mia. Mia pleura. Elie l'embrassa sur le front avant de retourner au travail, lui promettant de repasser le soir-même. Elle avait hâte que Mia soit bientôt remise et que toutes deux puissent aller aux champs et profiter

des douceurs de l'été. Mia s'efforça de sourire. Elle ne pouvait en vouloir à son amie, même si ces faux espoirs lui serraient le cœur.

Elie, pourtant, avait raison : trois jours plus tard, Mia était parfaitement rétablie, et le jour d'après, elle était de retour à son poste sous les regards ébahis de ses collègues.

Mia fut la première, mais elle ne fut pas la seule. Très vite, d'autres cas de 'miracles' survinrent dans la colonie. Quand ils se multiplièrent, on cessa de les appeler ainsi ; on parlait simplement de 'rémissions' ou de 'guérisons', mais ces termes gardaient le soupçon mystique de l'invraisemblable, de l'incompréhensible. L'infirmière revint plusieurs fois rendre visite à Mia. Elle disait que Mia était la « patiente A » et qu'à ce titre on devait lui faire subir une batterie d'examens afin de comprendre ce qui dans son organisme avait mis le fléau en échec. Mia n'aimait pas les tests médicaux et ne cherchait pas à en savoir davantage, mais on lui fit comprendre qu'elle n'avait pas le choix.

Après un certain temps, alors que plus aucune d'entre elles n'était morte du fléau, ni même tombée malade, les infirmières décrétèrent avoir trouvé la cause des guérisons mystérieuses. Chose étrange, l'annonce serait faite au palais royal, en présence de la Reine elle-même. À son immense surprise, Mia apprit que sa présence

était requise. Ni Elie ni ses autres collègues n'avaient été invitées, c'était donc en son statut d'ancienne malade que Mia était conviée. Quelle plaie ! Les cérémonies officielles ne lui disaient rien, et la Reine, bien qu'elle ne l'ait jamais vue, l'effrayait. On allait sans doute lui donner une médaille ou quelque chose du genre. C'était idiot, elle n'avait rien fait pour être guérie, elle avait simplement eu la chance d'être la première. Donner une médaille aux plus chanceux, voilà le genre d'idiotie superstitieuse qu'on avait héritée des hommes. Elle qui devait profiter de son jour de repos pour se balader au grand air avec Elie, voilà qu'elle allait le passer dans un lieu sombre, oppressant, entourée d'inconnues parées d'or, sous les yeux inquisiteurs de la Reine elle-même. Il y avait de quoi vous glacer le sang. Avec un peu de chance, la cérémonie serait expédiée en quelques minutes, et elle recevrait une belle médaille qu'elle pourrait pendre à son mur. Quant à apprendre les causes de sa guérison, Mia s'en moquait franchement.

Elle ne pouvait se douter que cette annonce changerait le monde (le sien, celui des hommes et tout le reste).

*

Mia ne reçut ni médaille, ni félicitations, pas même le droit de s'approcher du buffet (si tant est qu'il y ait eu un buffet, elle n'avait pas eu l'occasion de s'en

apercevoir). À son arrivée au palais, une domestique la conduisit dans une vaste salle et la pria de patienter. Autour d'elle, d'autres attendaient, qu'elle ne connaissait pas. Toutes restaient silencieuses. Leurs yeux fuyants et les tics nerveux de leurs corps dégageaient une anxiété presque palpable, oppressante.

Enfin, quelqu'un arriva du couloir, et la foule réunie s'immobilisa comme un seul corps. C'était l'infirmière en chef, entourée de deux subalternes. Sa voix résonna contre les voûtes de la salle et revint en écho solennel aux oreilles de Mia. D'un air sombre et définitif, l'infirmière en chef leur annonça qu'elles étaient toutes porteuses d'une mutation « fatale ». L'origine de cette mutation n'avait pas encore été trouvée, mais elle expliquait leur guérison rapide du fléau. On ne savait pas encore si la mutation pouvait se transmettre d'une individu à une autre, ni quels pouvaient être ses effets à long terme sur leurs propres organismes. On n'était certaines que d'une chose : elle *tuait les hommes*. Il suffisait d'un rien, d'un contact même avec l'une d'entre elles, pour que ceux-ci tombent raides morts. Il était possible que la mutation fût le résultat d'un virus transmis par voies aériennes, et que leur environnement commun ait déjà été contaminé de façon irréversible. Les rapports qui leur parvenaient d'autres colonies étaient alarmants : partout, des hommes étaient morts, et malgré les mesures de

confinement, continuaient à tomber par centaines et par milliers. Jusqu'à nouvel ordre, Mia et toutes les survivantes du fléau seraient donc placées en quarantaine. L'ensemble de la colonie aurait interdiction de sortir.

Quelqu'un dans la foule remarqua que leur travail était nécessaire non seulement aux hommes mais au reste du monde, et que nombre de leurs tâches s'accomplissaient dehors. Si elles ne pouvaient plus sortir, ce serait la fin de tout. L'infirmière en chef ne se démonta pas ; elle savait cela, comme tout un chacun. Elle précisa simplement que ces mesures n'avaient pas vocation à être permanentes : elles ne dureraient que le temps que de nouveaux examens soient réalisés et, si nécessaire, qu'un vaccin soit trouvé pour les protéger du virus.

Une voisine de Mia, à l'air véhément, prit la parole : « C'est marcher sur la tête ! Maintenant que nous sommes enfin libérées du fléau, il faudrait trouver un remède pour tomber malades à nouveau ! ». Un murmure emplit la salle. L'infirmière en chef attendit, impassible, que les voix s'éteignissent. Mais une autre lança : « Pourquoi faudrait-il nous sacrifier pour les hommes ? Eux ne font rien pour nous. On nous répète que nous sommes nécessaires les uns aux autres, c'est faux ! Les hommes ont besoin de nous, mais jusqu'à preuve du contraire, nous n'avons pas besoin d'eux. »

Une vague de stupéfaction passa un instant sur le visage de l'infirmière en chef, puis elle reprit aussitôt son ton professoral : « Sans les hommes, qui sait à quoi le monde ressemblerait ? Ce serait le chaos et la loi du plus fort. Nous devrions nous battre nous-mêmes contre nos ennemis, fonder d'autres colonies, dans des endroits inconnus, hostiles. Les hommes nous protègent, justement, car ils ont besoin de nous. » Des cris montèrent de la foule, de plus en plus excitée, à tel point que Mia se demanda si cette excitation n'était pas un effet secondaire du virus, car ses congénères avaient l'habitude de faire montre d'ordre et de discipline : « Au moins, nous serions libres ! », « Nous pouvons nous protéger nous-mêmes ! », « Je préfère le désordre à la soumission ! », « Les hommes nous exploitent, bon débarras ! », « Le virus est un cadeau du ciel ! ». L'infirmière en chef fit un léger signe de tête à ses deux collègues, et elles repartirent par là où elles étaient venues.

*

La mise en quarantaine ne dura pas longtemps : on s'aperçut rapidement que l'ensemble de la colonie était porteuse de la mutation, infectée par ce mystérieux virus qui les rendait résistantes au fléau mais mortelles aux hommes. Mia retourna chez elle. Elle resta cloîtrée de longues heures, désemparée. Elie et Mia se rendaient visite à tour de rôle, mais elles tournaient en rond,

fébriles et impatientes ; car pour elles rien n'était pire que l'oisiveté et l'enfermement. Sans le travail, sans l'air libre, elles se fanaient.

Les rapports qui leur parvenaient de quelques éclaireuses, autorisées à sortir couvertes et à condition de ne s'approcher sous aucun prétexte des hommes, étaient alarmants, pour ne pas dire funestes. Les hommes qui vivaient autour d'elles, qu'elles avaient l'habitude de rencontrer et qui parfois venaient visiter la colonie, semblaient tous morts ou disparus. Le cadavre de l'un d'eux était étalé près d'une souche d'arbre, par-delà l'étang qui fermait le jardin. Il portait encore un masque, et l'éclaireuse qui était allée voir au-dessous avait décrit les yeux exorbités injectés de sang, plein d'une terreur mêlée de panique et d'incompréhension. Elle avait aperçu en fuyant une boursouflure violacée sur son avant-bras découvert.

Les éclaireuses d'autres colonies relataient de partout des fins du monde : les hommes, s'ils vivaient encore, ne devaient plus être qu'une poignée, se terrant dans leurs caves ou ayant migré vers les zones polaires, trop effrayés désormais pour sortir à l'air libre. Au bout d'un certain moment, on déclara que puisque tous les hommes avaient disparu, il était inutile de prolonger les mesures de confinement. À cette annonce, un soulagement emplit toutes entières Mia et Elie, bien que la perte des hommes produisît en elles une vague

mélancolie, un malaise diffus. Elles sortirent au grand air avec le reste de leur colonie, heureuses de pouvoir enfin voir le ciel. Le soleil brillait déjà bas, sa lumière jaune rasant les herbes et prolongeant les ombres immenses des arbres. L'air tiède de l'été brassait des odeurs par milliers qui, davantage peut-être que toute autre chose, rendaient Mia heureuse.

Elles s'amusèrent avec Elie à décrire de grands cercles dans l'air, à voler très haut puis à plonger tête la première jusqu'à effleurer les herbes sous leur abdomen. Les ailes de Mia, restées pliées des jours durant, se réveillaient doucement, et il lui sembla qu'elle sentait de nouveau son corps entier jusqu'aux ventouses et aux crochets de ses pattes. Elles restèrent dehors jusqu'au soir, puis quand il fallut enfin rentrer, repartirent doucement vers la ruche. Mia s'aperçut en s'alitant que l'absence des hommes avait laissé un grand silence dans la nuit. Heureusement, le bourdonnement léger de ses voisines la berça jusqu'au sommeil.

Mia et Elie reprirent le travail dès le lendemain. Très vite, elles s'habituèrent à l'absence des hommes et à leurs nouvelles libertés. Elles volaient plus loin, visitaient parfois d'autres colonies, redécouvraient des ruches oubliées, se chargeant elles-mêmes des travaux de réparation. Plus aucune d'entre elles ne tomba malade. On ne sut pas si le fléau était venu des hommes et avait disparu avec eux, ou si cette mystérieuse

mutation continuait à les en protéger. Mia ignorait même si elle était encore porteuse du virus, et si un jour elle voyait un homme, s'il fallait le fuir, ou si elle pourrait se permettre de voltiger autour de lui comme elle le faisait auparavant, par curiosité, par jeu, par espièglerie.

Elle n'eut pas à en décider, car aucun homme ne reparut jamais.

FIN

Free Walking Tour

Laurent Crevon

— Bien, tout d'abord, bonjour à tous… oui, si vous pouvez vous rapprocher, allez, rapprochez-vous ! La visite va commencer ! Voilà, parfait, merci. Donc je disais, bonjour à tous et bienvenue, je m'appelle Idelle, j'ai 25 ans, et je serais votre guide pour cette visite gratuite de la ville de Bordeaux.

Devant moi se trouve mon groupe de 11h du matin. À cette heure-ci, les jeunes en train de cuver leur *pub crawl* de la veille sont plutôt absents, et j'ai en face de moi une population très diverse au niveau des sexes, âges et nationalités, même si presque tous ont ce look impayable shorts-T-shirts-baskets qui crie « touriste » dès que l'on pose les yeux sur eux.

— Alors tout d'abord, je dois dire que je nous trouve très chanceux d'avoir cette météo. Il ne fait que 34°C. En mai, c'est vraiment très doux, et regardez-moi ce ciel bleu, magnifique, n'est-ce pas ?

Je pointe le ciel avec mon parapluie aux couleurs rouge et cyan de la franchise internationale de visites gratuites dans toutes les grandes villes du monde, qui m'envoie des clients et à laquelle je reverse 50 % de mes revenus. Mes touristes regardent tous benoîtement

dans cette direction et acquiescent de la tête à mes paroles.

— Souvenez-vous de ce parapluie, dis-je. Je le brandirai toujours au-dessus de ma tête quand nous nous déplacerons, pour que vous puissiez vous repérer facilement. Quelques informations avant de partir : la visite va durer environ 3h et nous ferons la majeure partie du trajet à pied. Si pour une raison ou une autre vous souhaitez quitter la visite, vous en avez parfaitement le droit, mais par simple courtoisie, prévenez-moi avant, comme ça je n'aurai pas l'impression d'avoir perdu quelqu'un. C'est compris ? Bon. Donc, sauf si vous avez des questions, nous allons pouvoir commencer.

J'attends quelques secondes en scannant les visages pour voir si quelqu'un veut prendre la parole. Ça se regarde mutuellement dans l'assistance, mais aucun son ne sort des bouches en face de moi.

— Très bien, repris-je. Nous sommes actuellement à la place de la Victoire, c'est ici qu'était installé la guillotine après la révolution de 1789. Et là, dans le coin nord-est, c'est l'ancienne fac de sciences humaines, qui a été reconvertie en caserne d'entraînement pour les milices environnementales, il y a une vingtaine d'années de cela. Donc si jamais l'envie vous prend de faire respecter

l'environnement d'une façon un peu plus… musclée, c'est là-bas qu'il faut s'adresser.

Je leur laisse un peu de temps pour prendre des photos autour de la place, puis je reprends :

— Si vous le voulez bien, nous allons à présent nous diriger vers l'arrêt de tram, là-bas. C'est la seule fois où nous emprunterons un transport en commun pour cette visite. N'ayez crainte, tout est arrangé, vous n'avez rien à payer.

Je regarde derrière moi pour m'assurer que tout le monde est bien en train me suivre, et me dirige vers l'arrêt. Devant nous, une locomotive bombée aux vitres en plastique rayé et jaunies s'approche du quai et ralentit en grinçant jusqu'à l'arrêt complet. Les portes s'ouvrent et on peut voir un enchevêtrement d'êtres humains compressés à l'intérieur. Tous les wagons sont pleins à craquer et on ne sait plus très bien quel pied, bras ou jambe appartient à qui. Comme d'habitude, il va falloir jouer des coudes.

— Faites-vous de la place, n'hésitez pas à pousser. Voilà, dis-je lorsque je vois les gens de mon groupe hésiter à franchir les portes du tram.

Une fois que tout le monde est entré, les portes se referment et le tramway redémarre. Je parle suffisamment fort pour que mon groupe m'entende, au

milieu des usagers, qui eux n'y prêtent aucune attention.

— Le tramway, même s'il n'est plus tout jeune, est le premier moyen de transport des Bordelais. Du moins, tant qu'il n'y a pas d'*incident fâcheux* à la centrale nucléaire de Blaye, sinon c'est le vélo. C'est devenu le cas lorsque les voitures individuelles ont été interdites en ville en 2032. Mais avant cela, le centre-ville de Bordeaux, comme celui de toutes les autres villes, voyait ses rues et ses boulevards engorgées de pollueuses à quatre roues qui prenaient de l'espace, faisaient du bruit et crachaient leurs CO2, oxyde d'azote, et autres polluants nocifs dans l'atmosphère. À l'époque, personne ne voyait l'absurdité dans le fait de brûler des litres de pétrole, pour mouvoir une tonne de métal, afin de déplacer 80 kg de chair humaine d'un point A à un point B. Aujourd'hui, comme vous le savez, tout détenteur d'un véhicule individuel se voit infliger une lourde amende s'il est pris en pleine escapade à la campagne avec moins de 4 personnes dans son tacot.

Le tramway effectue un arrêt un peu brutal qui secoue la populace à l'intérieur. Quelques expressions surprises s'échappent des bouches de mes visiteurs. Je lève mon parapluie, signe imminent d'un retour à l'air *libre*.

Devant nous se trouve une grande étendue plate divisée en parcelles de terres sur lesquelles poussent par centaines des plantes diverses.

— Notre premier arrêt, la place des Quinconces. Auparavant ce lieu était occupé par des fêtes foraines énergivores, et restait désert la majeure partie de l'année. La place a été reconvertie par un collectif citoyen en jardin partagé géant, qui fournit fruits et légumes à toutes les saisons…

— Pour toute la ville ? demande un homme bedonnant avec une casquette rouge d'une quarantaine d'année.

Je pouffe de rire, tellement je trouve la question absurde.

— L'agglomération bordelaise, c'est 1 million d'habitant. Là, on ne peut nourrir qu'un petit quartier, et encore… il en faudrait des dizaines de cette taille… non, malheureusement, nous restons dépendants des multiples coopératives agricoles de la région pour nous approvisionner en nourriture. Multiples, car, comme vous le savez, la réunion de l'agriculture mécanisée et des conglomérats bio-pharmaceutiques a ruiné ce qui restait des sols et il est devenu réellement difficile de subvenir aux besoins de tous. Mais il est vrai, du fait de sa position centrale, que le jardin des Quinconces fait particulièrement l'objet de pillages lors des périodes de

pénuries de nourriture… c'est pour ça qu'il est bien gardé.

Je pointe du doigt des gardes de la milice environnementale, postés avec les fusils croisés sur leur torse, aux quatre coins du jardin. Les personnes de mon groupe regardent et acquiescent benoîtement.

— En tout cas, l'eau n'est pas loin, ça doit être facile d'irriguer ! remarque une femme plutôt classe, aux longs cheveux blonds, et en bottines noires

— Oui, d'ailleurs, rapprochons-nous si vous le voulez bien.

Je mène le groupe à l'extrémité de la place, où quelques marches descendent dans une gigantesque étendue d'eau marronnasse qui fait l'effet d'un lac bordant la ville. Sur sa surface turbulente, on distingue quelques lampadaires de ponts immergés qui dépassent de l'eau, et sur tout le bord s'étend une ligne incurvée de plusieurs kilomètres de long de bâtiments au style néoclassique dont les étages inférieurs ont disparu dans le lit de la Garonne.

J'entends des « ouaaah » et des « oooh » dans l'assistance. C'est ma partie préférée dans les visites. Ça fait toujours son petit effet.

— Et oui, la montée des eaux n'a pas épargné les quais de la ville, qui ont tous été recouverts, vous voyez le renfoncement là-bas ?

Je pointe un endroit avec mon parapluie, et ils regardent tous dans cette direction, benoîtement.

— À cet endroit se trouvait la place de la Bourse, et devant elle, il y avait ce qu'on appelait le Miroir d'Eau. C'est ironique, parce qu'il ne reflète plus grand-chose maintenant.

Je m'esclaffe toute seule comme une conne, mais mon auditoire se contente d'acquiescer. Boarf, elle marche une fois sur deux cette blague, faudrait peut-être que j'en change.

— Et l'autre rive ? demande Casquette Rouge.

— Quelle autre rive ?

Je me demande de quoi parle-t-il, puis je me souviens d'un coup.

— Aaah ! La rive droite ? Ah oui, plus rien. Disparue. Coulée. Bloub. Depuis belle lurette. Vous savez comme le Temple de l'Eau dans Zelda ?

Il me regarde d'un air perplexe. Encore un qui ne connaît pas ses classiques.

— Bien si vous voulez, enchaîné-je, nous allons maintenant remonter, et nous diriger vers le Triangle d'Or.

Nous longeons le jardin des Quinconces et bifurquons vers la gauche. Nous nous arrêtons devant le Grand Théâtre, puis nous remontons afin de rejoindre le Cours

de l'Intendance. La rue est jonchée de détritus non ramassés depuis des semaines, les vitres des bâtiments sont brisées, quand elles ne sont pas barricadées, et des personnes à l'hygiène douteuse, canettes à la main et prenant appui sur les porches des bâtiments, nous observe comme si nous étions un troupeau de moutons en transhumance.

— Autrefois quartier réputé riche et luxueux, le Triangle d'Or s'est vidé peu à peu au cours des dernières décennies, du fait de l'exode des habitants les plus fortunés de Bordeaux. Les plus jeunes d'entre vous ne le savent peut-être pas, mais Bordeaux était autrefois très connu pour son vin, et c'était une des grandes forces de l'économie locale. Malheureusement, avec le changement climatique, la qualité du vin s'est progressivement dégradée dans la région. Les raisins sont devenus plus sucrés, ce qui donnait aux vins des taux d'alcool trop important. Résultat, des milliers d'hectares de vignes ont été laissés en friche, et ont été replanté plus au Nord du pays. Et les propriétaires, dont la plupart vivaient ici, ont déménagé avec…

— Mais la France étant connue pour son vin, où pourrions-nous acheter de grands crus ? me dit un homme aux traits asiatiques dans un français grammaticalement trop parfait pour qu'il soit un natif.

— J'ai entendu dire que le vin Normand était très bon, dis-je en haussant les épaules.

Alors que je termine ma phrase, je vois un fourgon remontant la rue à toute berzingue. Je fais signe aux gens de rester derrière moi et de ne pas s'avancer. Le fourgon s'arrête devant un immeuble, des agents bottés et casqués en sortent et commencent à appréhender les personnes traînant dans la rue.

— Vous avez de la chance ! Nous avons le droit à un peu d'action aujourd'hui, dis-je.

Plusieurs agents se placent devant la porte de l'immeuble et l'enfonce à coups de bélier en métal, puis s'engouffrent à l'intérieur du bâtiment. J'entends des cris et des coups sourds, puis les agents ressortent en traînant par terre des personnes pieds et poings liés. Hommes, femmes et enfants, tous ont le droit à un dernier coup de matraque, avant d'être jetés à l'arrière de la camionnette.

Nous assistons à la scène de loin, et telle une journaliste d'une chaîne d'info en continue, je commente en direct ce qui se passe :

— Beaucoup des anciennes boutiques de luxe très spacieuses sont devenus des squats pour des indigents et des réfugiés climatiques, mais la plupart sont en situation irrégulière, et comme vous le savez peut-être, notre gouvernement est intraitable là-dessus. Un

Français est déjà un gros émetteur de gaz à effet de serre, alors imaginez si nous devions supporter les émissions de ceux venus d'autres pays !

Derrière moi, tout le monde a sorti son portable ou sa tablette pour filmer ou prendre des photos de la scène.

— Mais que va-t-il arriver à ces gens ? me demande Blonde Classe, visiblement secouée par ce qui se passe devant ses yeux.

Je hausse les épaules.

— Qui sait, ils seront probablement mis dans des camps avant d'être raccompagnés dans leur pays d'origine. Leurs chances de survie sont minces s'ils viennent de pays bordant les tropiques, plus rien ne pousse là-bas…

Une fois leur fourgon bien rempli, les policiers plient bagages et s'en retournent aussi vite qu'ils étaient arrivés.

— Voilà, ce n'est pas le quartier le plus reluisant de la ville, mais je voulais vraiment que vous voyiez Bordeaux sous tous ses aspects, dis-je en me tournant vers les personnes de mon groupe.

Certaines ont perdu leur sourire ou sont devenus pâles, mais d'autres passent en revue les photos qu'ils ont prises de l'altercation, et se congratulent de leur talent de journalistes amateurs.

— Bon, pour nous remettre de nos émotions, voulez-vous que je vous emmène dans le plus beau quartier de la ville ? annoncé-je.

Tous acquiescent vigoureusement de la tête.

Nous marchons pendant un moment, déambulant sur la place Gambetta, puis nous arrivons sur de vastes esplanades vertes qui ont pris la place d'anciens boulevards. De part et d'autres se dressent des immeubles en croix, avec des balcons qui débordent de végétations, et dont les toits sont recouverts de panneaux solaires. Mon groupe ne sait plus où donner de la tête, émerveillé par ce paysage de carte postale écologique.

— Gouvernance locale, permaculture sur dalle, production autonome d'énergie, Mériadeck est vraiment un quartier qui a réussi sa transition, commenté-je. Il se classe parmi les premiers éco-quartiers de France, selon un baromètre L'Express-Figaro-Le Monde.

Je les laisse regarder un moment et prendre des photos. Ils ont le sourire aux lèvres et l'air d'avoir apprécié la visite, et ça, ça veut dire que j'ai bien fait mon boulot. Il faut dire qu'aujourd'hui, les conditions étaient idéales. Pas de panne de tram, pas de manif', pas de flic pour nous déranger, pas de cagnard, pas de pluies acides, c'était nickel. Il ne me reste plus qu'à regagner leur attention pour faire mon petit *speech*

final. Je lève le parapluie au-dessus de ma tête, et comme par magie, mes visiteurs se rassemblent en cercle autour de moi.

— Voilà, notre visite touche à sa fin, dis-je. J'espère qu'elle vous a plu. Je reste à votre disposition pour tout conseil ou recommandation. Et j'ai une dernière chose à vous dire avant de terminer. Comme je vous l'ai dit, cette visite est gratuite, mais il s'agit néanmoins de mon travail, et donc si vous considérez que je l'ai bien fait, peut-être pourriez-vous envisager de le récompenser. Vous pouvez donner ce que vous voulez, il n'y a pas de montant minimum. Pour information, j'accepte tout : monnaies locales, cryptomonnaies, or, argent, métaux rares, bijoux de famille, briquets, appareils électroniques, batteries au lithium… tout ce qui a de la valeur et qui est échangeable sur le marché.

— Et ça vous acceptez ?

C'est Casquette Rouge qui pose la question, brandissant dans sa main une liasse de billets aux couleurs reconnaissables. Je soupire intérieurement. Y en a toujours un pour me faire le coup à chaque fois…

— Ah non désolé, dis-je, mais je ne prends pas les euros.

L'air déçu, il regarde la liasse dans ses mains.

— Voyons, vous savez bien monsieur qu'*on ne peut plus rien s'acheter avec ça.*

FIN

L'homme-mouton ou la fin des temps

Goliathus

Le premier signe de l'effondrement fut imperceptible. Du moins le fut-il aux sentinelles du monde ordinaire. Il est cependant incontestable que moi, *Sélénite Japtba*, je l'avais perçu !

C'était vers la fin du mois de mars dans l'hémisphère nord ; on venait de battre un nouveau record de température ; un arbre remarquable qui avait connu Clovis et Louis-Philippe Ier générait de nouvelles racines, tandis que des plantes originaires du sud de la péninsule ibérique envahissaient les contrées au-delà du 60e parallèle ; leurs floraisons précoces dressaient un répertoire inédit de formes et de couleurs, un apogée végétal, accompagné d'un sursaut des populations de butineuses, qui faisait tomber en pâmoison tous les éco-évangélistes de la planète. La nature était prise d'une nouvelle vigueur. Contre toute attente, elle résistait infiniment à l'agression humaine. Or ce combat de titans entre nature et humanité énonçait une vérité insondable que je fus le seul à comprendre, une sagesse contre-intuitive que l'on

regretterait tôt ou tard d'avoir honnie : *la vertu de l'inclémence…*

Je travaillais pour une organisation fantôme qui opérait dans l'industrie du *dark web*. Nous n'avions pas une très grande notoriété mais nos solutions étaient jugées « disruptives» par *FindingGus*, le plus grand *influenceur* du secteur. Vous excuserez du peu ! Nous permettions à des réseaux mafieux internationaux de protéger efficacement leurs données clients. J'étais en charge de la détection et du développement des talents. Je disposais d'un certain crédit auprès des dirigeants pour mes capacités d'improvisation, intimement liées à ma nature dysfonctionnelle. De mon côté, j'étais reconnaissant envers eux, quels qu'ils puissent avoir été, pour avoir reconnu le mérite de ce qu'un académisme excessif de langage qualifie généralement de *défauts majeurs*, c'est-à-dire ma propension à générer des conflits, mon asociabilité, mon comportement déviant, mon attitude abusive : toute ma créativité professionnelle en somme ! Après plusieurs échecs retentissants, et la ribambelle de *burnouts* psychiques, contentieux sordides et tout le tralala des utopies de reconstruction du Moi sur une architecture essentiellement chimique, j'avais enfin l'impression d'être apprécié à ma juste valeur. Moi, l'original, le décalé, le toxique ! Ô, je connais par cœur la litanie d'appellations avilissantes. Il n'y a plus personne

aujourd'hui pour me railler, ni me célébrer. L'humanité est morte ! Je suis sans doute le dernier humain. Comprenons-nous bien ! Je ne suis pas seul sur terre ; je suis le seul homo sapiens à posséder toute sa panoplie d'émotions et d'états de conscience, le seul encore capable du meilleur comme du pire ; surtout du pire … Le reste ? Des êtres *dégénérés* : même empilement d'os articulés, enveloppés de chairs, même préhension manuelle, un pouce large, opposé, agile, même volume crânien, des milliards de neurones interconnectés les uns aux autres, mais plus aucune volonté de nuire — vous imaginez ? — plus d'envie délibérée de faire du mal à ses semblables ! C'est dingue, non ? Je vous le dis comme je le pense : des dégénérés !

Et dire que j'ai participé, sans doute même initié ce *long, immense et raisonné dérèglement du bon sens.* Comment ?

Eh bien vous voyez, à force de rechercher le mouton à cinq pattes, c'est-à-dire la perle rare, le super talent censé dynamiser la performance, la productivité, la créativité d'une équipe, j'ai fini par intégrer un loup ! Au sens propre…

En m'embauchant comme directeur des talents, l'*Organisation* avait fait preuve d'une clairvoyance peu coutumière. À l'époque, il avait fallu être audacieux pour retenir parmi la *short-list* de candidats d'exception,

celui qui cumulait les tares, qui ne correspondait à aucun critère conventionnel de réussite : j'étais *has been* (plus de 45 ans), sous diplômé (bac+5), au chômage (désactivé), sous prozac (pas sous héroïne), lunatique, imprévisible, paranoïaque, désinvolte, confus, bavard, paresseux, monovalent, inadapté, démotivé, associable et parfaitement déloyal. À la question de savoir s'ils auraient accepté de me réintégrer dans leur équipe après mon départ, mes précédents responsables hiérarchiques, contactés pour référence, avaient répondu de concert : « Ah, ça non, jamais de la vie, plutôt crever ! ».

Au terme du cycle initial d'entrevues, c'est pourtant moi qui fus recruté ! Un jury *fantôme* retint ma candidature à l'unanimité. Il n'y eut pas de second choix, ni d'*outsider*, ni de faire-valoir. Tous les autres candidats furent écartés dès le premier tour. Je fus le seul retenu. L'élu. Et je n'en fus pas peu fier. Je veux bien reconnaître que mes employeurs n'étaient sans doute pas des anges, que leurs activités n'étaient pas tout à fait nobles, mais dans la putain de *logique de l'honneur* de l'autre X, vous savez, l'anthropologue ex-notaire royal par l'entremise de ses aïeux ^^ dont on nous a bassiné les oreilles à *Sup de Cons*, les gens respectent ou méprisent ce qu'on leur propose en fonction de ce qu'ils sont. Il faut croire que dans cette *boîte* où tous les employés étaient aveugles, je devais être apparu borgne ! Bref !

Ma période d'essai fut une simple formalité. J'excellai dès mes premiers pas. Misant sur les qualités singulières que mes employeurs avaient détectées en moi, je m'efforçai de les transmettre à tous les managers opérationnels que je *coachais* quasi quotidiennement. Ici, je semai un peu de trouble ; là, je cultivai une zizanie naissante. J'allais à l'encontre de tous les diktats de la littérature du management, du genre des best-sellers « *Tous DG* », « *Tous Happy* », de toutes les conneries déblatérées dans les conférences de la *Slaping Foundation*, la messe des têtes à claques. Et ça marchait. Dans le *dark web*, rien ne fonctionnait tant que les idées sombres ! Un cosmologue aurait extrapolé l'existence d'une forme d'énergie négative se comportant comme une *force gravitationnelle répul*sive qui accélérait l'expansion de l'Organisation. Ma présence révélait l'énergie noire en chacun des responsables hiérarchiques, qui la propageaient à leur tour à leurs équipes. Elle croissait, enflait, se dilatait ! Ah, si vous aviez ressenti la puissance de toute cette noirceur ! Vous aussi, vous auriez trouvé ça émouvant !

Hélas, les lois de l'Univers ne s'appliquent pas longtemps aux organisations modernes ! Par excès de professionnalisme, ou par inadvertance (ce qui revient plus ou moins à la même chose) j'introduisis la constante qui ralentit puis stoppa l'éloignement des *objets et amas terrestres* gravitant autour de l'entreprise.

Oui, c'est moi qui réduisis les écarts et les distances, qui initiai le grand rapprochement, qui en somme provoquai le *Big Crunch* de l'humanité !

Mais revenons au début de l'histoire…

— « Bonjour Madame, Je m'appelle *Ulrich Silmu*, j'ai rendez-vous avec Monsieur *Sélénite Japtba* pour un entretien d'embauche. Je suis un peu en avance ! »

L'agente d'accueil expulsa un soupir de mécontentement, leva la tête vers le malotru qui la dérangeait pendant la lecture de son horoscope (« Profitez de tous les bons moments sans vous poser de questions existentielles ») et, voyant son visage, ne put réprimer une grimace de dégoût. Elle agita nerveusement la main droite dans un geste qui indiquait les ascenseurs au candidat, autant qu'il l'invitait à déguerpir au plus vite de sa vue. Habitué à ce type de réactions, l'homme ne s'en offusqua pas, il s'excusa même de la gêne occasionnée par son apparence, puis se dirigea vers la cabine de droite. Un écran l'informa que l'entreprise occupait le 7e *ciel*. Il appuya sur le bouton et la cage transparente s'éleva vers les hauteurs du bâtiment.

Ulrich Silmu souffrait d'une affection congénitale qui déformait atrocement les traits du visage au point de lui donner une apparence ovine. À la lecture de son CV, et pendant l'échange téléphonique que nous avions eu

avant cet entretien, je n'avais décelé aucune compétence, ni talent particulier chez ce candidat atypique à bien des égards. Il m'avait été proposé par une association spécialisée dans le reclassement professionnel des personnes en rupture avec la société, et affichait tous les signaux d'alerte possibles qui auraient rebuté maint recruteur aguerri. Quant à moi, je choisis justement de le retenir pour cet anachronisme : sa carence de compétences, à une époque où tout acquéreur de talent qui se respecte eût admis d'emblée l'impossibilité d'en être totalement dépourvu.

Au pied de leur note de synthèse, tous mes homologues gribouillèrent : *reject* !

Moi j'inscrivis : *bingo* !

Une heure et demie d'échanges nous permit de faire amplement connaissance. Naturellement, je lui posai toutes les questions que l'éthique du métier bannit : Quel est votre âge ? Votre poids ? Portez-vous des signes ostentatoires ? Consommez-vous fréquemment des antidépresseurs ? Quel est le plus ridicule surnom qu'on vous ait attribué dans votre adolescence ? Avez-vous déjà été harcelé par un de vos collègues ? Qu'avez-vous subtilisé de plus extravagant dans l'armoire à fournitures ? Les androïdes rêvent-ils de vous ? Faut-il mieux servir des couilles fraîches ou des moules avariées à la cantine ? Qu'avez-vous fait à dieu pour être

aussi moche ? Vous n'auriez pas fini dernier à la course au mouton sauvage ? Etc.

Ulrich Silmu réussit haut la main mon épreuve cruelle. Avec le recul, j'aurais sans doute dû me méfier de sa franchise désarmante. Il se peut qu'il ait effleuré en moi une corde sensible, engendrant une vibration imperceptible, qui par effet papillon aura fini par déclencher une véritable tornade de sympathie.

Je n'avais pas compris qu'il était déjà trop tard. Le jour même, je signai sa lettre d'embauche, et malgré le salaire minable et les clauses abusives, il l'accepta. Avec une satisfaction coupable et une parfaite ignorance, je fis ainsi entrer le loup dans la bergerie !

Ah, le perfide ! Après toutes ces années, je revois encore nettement sa face immonde ! Vous voyez, j'ai toujours été ému par les monstres, une déformation professionnelle sans doute… Le loup m'aura trompé avec sa sale gueule d'agneau !

Il faut comprendre que la philosophie de mon employeur, les valeurs régissant les relations au sein de notre organisation et toute la logique de l'industrie du *dark web* reposaient sur l'essence même de la nature humaine : la cruauté, la férocité, notre inénarrable *inhumanité* en somme. Ça, c'était avant l'arrivée d'*Ulrich Silmu* !

Quelques mois après son intégration, je commençai à entrevoir les premiers ravages de mon impardonnable erreur de recrutement. De tout petits riens qui finirent par tout changer…

D'abord, ce fut le retour des salutations d'usage et des gestes élémentaires de courtoisie qui avaient totalement disparu du cadre professionnel. Notre sacré *Ulrich* se montrait *gentil* avec tout le monde. Pas de croc-en-jambe en haut des escaliers ! Pas de punaises à l'envers sur le coussin des chaises ! Pas même une lichette d'eau de javel dans les tasses à café ! Navrant, n'est-ce pas ?

Je me souviens d'un temps béni où tout chef d'équipe efficace pouvait insulter ses stagiaires à loisir… Et ces occasions rares (deux fois par an) où l'on pouvait enfermer les serre-files dans un placard exigu pendant un exercice incendie ! Ça, c'était du team building !

Avec de la chance, on assistait à un véritable départ de flammes à cause d'un pétard mal fini, et deux péquenots cramaient avec cinq ou dix années d'archives ! Ça attisait la camaraderie !

L'arrivée d'Ulrich compromit sérieusement notre culture de l'outrance. Vous n'imaginez pas à quel point ! Là où j'avais créé le désordre, Ulrich Silmu apporta de l'harmonie. Là où j'avais semé l'ivraie, Ulrich Silmu récolta la bonne semence. Pour certains cons avertis, il

incarnait déjà la lumière ! Au royaume du *dark web* ! Vous percevez l'ironie ?

Bref ! Je décidai de mettre à pied le perturbateur à titre conservatoire, et le convoquai dans la foulée à un entretien préalable. Tandis que je lui égrenais les motifs qui m'avaient amené à considérer son licenciement pour faute grave (l'une des plus sévères sanctions disciplinaires qu'un employeur puisse infliger à un membre de son personnel) : son excessive mansuétude, son insupportable magnanimité qui ternissait à la fois notre réputation d'escrocs, la bonne marche de nos activités illégales mais aussi l'honneur de nos clients voyous, je m'aperçus que j'étais en train d'appliquer la procédure à la lettre. Rendez-vous compte, j'étais en train de respecter les dispositions du code du travail et de la jurisprudence. J'étais comme pénétré de l'esprit de la loi, exhibant cette volonté citoyenne qui recherche le bien de tous.

Putain, qu'est-ce qui était en train de m'arriver ? C'était incompréhensible.

J'aurais pu le harceler moralement, le menacer physiquement, l'enfermer dans un placard pour qu'il finisse par craquer et démissionner de lui-même. Au lieu de ça, j'ai lamentablement suivi les règles, j'ai observé les convenances. Vous avez tout compris : il

avait déjà commencé à me corrompre ! J'étais en train de me *conformer* !

Alors, j'ai pris la seule décision qui vaille ! J'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai abandonné mon poste avant qu'il ne soit trop tard.

— Vous avez sans doute jugé que c'était pour vous, à ce moment, la meilleure décision à prendre.

— Mais bien sûr ! Vous pensez que j'ai eu tort ?

— Ce qui compte, c'est ce que *vous* vous pensez. Vous êtes-vous senti menacé ?

— Et comment, il aurait pu me flinguer les méninges. J'ai cru que mon dernier jour était arrivé…

— Votre dernier jour ?

— D'une certaine façon, j'ai eu de la chance, j'ai échappé à la Fin des Temps. Mais il est incontestable que moi, *Sélénite Japtba*, j'ai contemplé le Jugement Dernier…

— Vraiment ?

— Absolument ! Et l'ironie de l'histoire, voyez-vous ?

— Je vous écoute !

— C'est que le jour du Jugement Dernier, l'humanité en était totalement dépourvue ! Dépourvue de jugement, j'entends !

— Que voulez-vous dire ?

— Le genre humain avait perdu la capacité psychique par laquelle il décide de la valeur de ses propres idées. Ce n'était pas tant la fin de la pensée, c'était pire ! C'était l'inévitable, l'insoutenable, l'immarcescible bienveillance qui affectait désormais toute pensée humaine.

— L'insoutenable légèreté peut-être ?

— Quel philosophe, quel prêcheur ou autre entité messianique aurait un jour imaginé que l'Homme pût perdre toute parcelle de cruauté, la plus petite molécule d'inclémence, sa noirceur intrinsèque ? La méchanceté semblait si intrinsèquement liée à la nature humaine ! Et pourtant…

— Poursuivez…

— C'est ainsi que l'aventure humaine s'évanouit dans les limbes : avec une divine bonté ! Nulle démesure dans le chaos ou le fracas, nul surgissement de figure apocalyptique et plurielle, nulle collision astronomique ; il y eut un simple et silencieux affadissement des passions humaines : chaque jour un peu plus de générosité, d'indulgence, une propension plus grande à réconcilier, à apaiser, à accorder le pardon aux crimes, même les plus abominables qui hantent et hantèrent la mémoire des Hommes. De vous à moi, je trouve cela à vomir !

— Et vous avez été… témoin de tout cela ?

— Effectivement. Par un de ces hasards qui font les destins singuliers, il se trouve que je fus un observateur privilégié de la *Fin des Temps*, un observateur au sens où l'entend la physique quantique, c'est-à-dire que mon observation influença les événements qui se déroulèrent devant ma conscience.

— … — Je sais ce que vous êtes en train de penser.

— Dites-moi.

— Vous pensez que d'une manière ou d'une autre je suis responsable de cette — comment dire ? — dégradation, de cette déchéance, vous pensez que j'ai provoqué l'effondrement…

— Euh…

— Vous n'avez pas totalement tort ! Après tout, c'est moi qui ai recruté Ulrich Silmu !

— Le fameux *homme-mouton* dont vous me parlez à chacune de nos séances, c'est bien cela ?

— Oui.

— Très bien, revenons à lui un instant. Cet *homme-mouton*, ou cet *homme sans qualités* comme vous l'avez parfois nommé, pensez-vous qu'il existe vraiment ?

— Que voulez-vous dire ?

— Pensez-vous qu'il appartient à notre réalité ?

— De quelle réalité parlez-vous ?

— Par exemple, êtes-vous toujours en contact avec lui, d'une façon ou d'une autre ?

— Évidemment que non, j'ai abandonné mon poste. Il est resté dans la société et il a tranquillement corrompu tout l'effectif, tous nos clients et partenaires, toute l'industrie du *dark web*, avant que la contagion ne s'étende au reste de l'humanité.

— Qu'allez-vous faire désormais ?

— Je n'en ai aucune idée. C'est un peu pour cela que je suis venu vous voir. Vous êtes censé m'accompagner dans ma recherche d'emploi, non ?

— Certainement. Avez-vous envisagé de changer de métier ?

— Je ne sais rien faire d'autre !

— D'autre que quoi ? Pourriez-vous préciser ?

— Eh bien, rien d'autre que de recruter des moutons à cinq pattes ! J'ai peur de ne posséder aucune autre qualité.

— Ah ! je vois. Nous revenons toujours à notre homme-mouton et ses avatars. Dites-moi, Monsieur *Sélénite Japtba…*

— Oui ?

— Ce monsieur *Ulrich Silmu* ne pourrait-il pas être un personnage de fiction ?

— Vous voulez dire qu'il ressemblerait à un personnage de la littérature, c'est cela ?

— Je voulais signifier qu'il pourrait bien être un produit de votre imagination…

Cela en était trop. Je me levai prestement du divan, et quittai le cabinet de mon coach sans un regard. Le coach ne s'en offusqua nullement, il s'excusa même de la gêne occasionnée par sa clairvoyance, puis rejoignit son assistante dans la salle d'attente.

Depuis le palier, je les entendis distinctement parler de moi avec bienveillance, du genre : « De nos jours, DRH est un métier vraiment difficile… »

S'il avait pu refléter leurs vrais visages, l'inconcevable miroir des âmes aurait exposé au monde leurs sales gueules de brebis galeuses ! Ah les dégénérés !

Tiens, moi, cela me donne une furieuse envie d'aller chasser et réduire des têtes. Après tout, c'est encore mon métier. Et tant qu'il me reste un peu d'humanité…

FIN

L'Œil

Sébastien Klotz

J-15, 5h00

Il fait encore nuit. L'été s'efface et j'existe avant l'aube. J'écris. C'est tout ce qu'il me reste : écrire ma pensée et décrire ce que je vois. En face la boulangerie n'a pas encore levée ses stores, mais le boulanger est déjà là, actif à pétrir et enfourner pains et croissants. Je vois par la lucarne lumineuse d'un fenestron ses avants bras enfarinés et son ventre boudiné dans un tablier blanc. Le boulanger a son petit rituel, je le sais. D'ici dix minutes, il sortira fumer une cigarette en compulsant son smartphone tout en pissant dans le caniveau, comme pris d'un empressement vital qui lui impose de faire ces trois choses en même temps. Il vérifiera à droite et à gauche de la ruelle pour voir si personne n'aurait le mauvais hasard de le surprendre. Les yeux sont dans son dos, de l'autre côté de la rue, trois étages au-dessus, mais il ne s'en est jamais douté. Je ne le surveille pas, je l'observe. Une fois fini, il se refroquera, jettera son mégot dans le caniveau et repartira pétrir. Je ne crois pas qu'il se lave les mains.

J-15 21h00

Les ombres sont propices aux songes. Que faire du soir ?

Depuis les dernières élections, un œil est né. Ce qui n'était qu'un furoncle à la démocratie il y a encore quelques années c'est infecté pour devenir une loi. Pire : Une éthique. Ça s'appelle *voisins vigilants*. À l'entrée de chaque ville, village, hameau, partout, de grands panneaux signalent d'un bel œil bleu bien ouvert, aux longs cils féminins qu'ici, tout le monde surveille tout le monde pour préserver la sécurité de chacun. C'est un ordre pour l'ordre. L'œil est répété à l'infinie, dans toutes les tailles, devant chaque espace public, jardin, parking, espace vert, au cul de chaque véhicule là où avant il y avait « bébé à bord », sur chaque devanture de bâtiment, commerce, piscine et cinéma, jusque dans les salles d'attente, jusqu'à pénétrer chaque intimité, comme un rappel entêtant, pour que même les plus distraits ne puissent pas échapper à ce regard. J'ai toujours envie d'y peindre une larme, un bel œil comme ça se doit de pleurer. Dessiner une grosse larme, avec un gros marqueur noir, ça ne prend pas plus de quelques secondes. Ce serait ma petite transgression. Je n'ose pas. Je n'ai jamais osé grand-chose sauf contre ma volonté. Mais je crois que l'œil m'a vu, pour autre chose que le courage justement. Si c'est le cas, la fin s'égrène. Alors j'écris.

J-14, 4h00

Qui suis-je ? Je suis agent d'entretien municipal. Balayeur donc, mais c'est devenu un mot *interdit*. C'est le décret : assainissement du langage.

Tous les mois une liste de mots et d'expressions *interdits* est publiée. Ils disparaissent du dictionnaire et doivent aussi disparaître du langage. Parfois ils sont remplacés, parfois pas. Ils sont jugés *dévalorisants* ou *inappropriés*. *Balayeur* fait partie des mots dévalorisants, comme *policier*… Les *policiers* sont des *forces de sécurités* et les *balayeurs* des *agents d'entretien*. Je dois donc ramasser les feuilles mortes, les papiers et autres déchets avec un balai ou à l'aide d'une pince, vider les poubelles publiques, nettoyer les déjections canines avec une micro-balayeuse de trottoir (une *motocrotte*, mot *inapproprié*), appliquer des agents anti-tags et anti-graffitis, nettoyer les surfaces à la décapeuse haute pression (un *karcher*, mot *dévalorisant*) avec des éco-nettoyants (des *produits chimiques*, expression *inapproprié*). Ça n'exige pas de compétences particulières sauf celle de ne pas craindre le regard des autres. Je dois repérer, signaler et inscrire sur une tablette numérique de sécurité (c'est de la *délation*, mot *inapproprié*) toutes dégradations, anomalies ou dysfonctionnements ainsi que tous comportements déviants. Le barème de prime mensuel est basé sur cet inventaire. Plus il y a de signalements, plus la prime est élevée. Je pars donc avec mon chariot peinture époxy

jaune aux roues 260 mm increvables, orné de trois portes outils contenant un balai de cantonnier en fibre synthétique, une pelle plate inox, une pince à déchet, ainsi qu'un bac avec couvercle pour des sacs de poubelles 120 litres. Je dois le garder chez moi et l'entretenir. Si quelqu'un m'a signalé, toute cette mascarade se terminera bientôt. En attendant, c'est l'heure d'aller en activité (au *travail*, mot interdit).

J-13 3h00

Un renard fouine autour des poubelles de la boulangerie. C'est son heure. Parfois je me réveille juste pour le voir, puis je me rendors. J'aime voir que la nature vient faire des incursions furtives dans le sommeil de son bourreau. J'aime ce silence qui précède le jour, avant la vie. Comme si la vie était la propriété humaine. Comme si quand l'Homme dort, la vie meurt. Pourtant la nature vient s'incruster dans la ville, comme si elle avait organisé ses résistances car elle se sait saccagée. Car la nature n'a plus d'intérêts pour l'humain. La nature humaine est d'aller contre nature.

Une voiture de *sécurité* vient briser la nuit et le silence de ses phares vrombissants. Depuis près de 6 mois, il est interdit, pardon, *il n'est pas sécurisant*, d'être dans les rues entre minuit et quatre heures sous peine de délit d'errance, sauf passe-droit professionnel. C'est une mesure antiterroriste. Peur de la peur.

Il y a quand même toujours quelques marcheurs insomniaques qui, comme le renard, bravent *l'insécurité*. La nuit fait d'eux des errances et des dangers potentiels alors qu'ils ne cherchent, peut-être, qu'un sommeil qui leur échappe. En fait la voiture de *sécurité* ne fait sa tournée que les Mardi à 3h30 plus ou moins cinq minutes et les Samedi à 1h00 plus ou moins cinq minutes. La sécurité reste une administration. Elle n'improvise pas. Il suffit juste de le savoir.

J-13 20h00

Le soir, les ombres de la solitude s'étirent et dévorent tout reste de raison.

J'ai sous les yeux la liste mensuelle des mots et expressions *soustraits* : droit de grève, désinvolte, pénibilité, discrimination, cadence et persécution. Jamais plus d'une dizaine, pour qu'on puisse les intégrer et les digérer.

Le dictionnaire maigrit peu à peu. Limiter le vocabulaire d'un peuple c'est l'avoir sous contrôle. Simple. Un peuple sans mot est un peuple qui suit. Cent mots suffisent à leur bien-être. Je les apprends consciencieusement avant d'aller me coucher. Il n'y a plus de livre non plus. En fait, il n'y a plus de support papier, tout est numérique et virtuel. Plus d'autodafé. On supprime, sans flamme ni cendre, c'est tout, c'est propre.

J-12 4h30

Le renard n'est pas venu. Le boulanger non plus, c'est lundi, son dimanche à lui.

Je dois donner un jour supplémentaire à la communauté parce que ma feuille de sécurité reste désespérément vierge. Sinon toujours rien. Cette attente… Je sais que c'est juste pour me faire croire que mon geste (lequel ?) est passé inaperçu. Ils me cueilleront à l'exact instant où je penserai qu'en fin de compte personne ne m'a vu ou que finalement je l'ai échappé belle. Ils attendent le moment propice. L'effet de surprise ajoute de la jouissance à la puissance.

Je travaille dans la rue et je me sens à la rue. Je m'accroche à un balai. Avant j'étais technicien de recherche, fonctionnaire aussi. Je mesurais les pluies, les températures, le climat. Un métier jugé inutile à la communauté. On ne parle plus du *réchauffement climatique* ni d'*écologie* (mots *inappropriés*). On a glissé dans une amnésie environnementale au profit de la sécurité et de l'économie. J'avais le choix entre démissionner ou accepter un reclassement vers un métier dit utile. Si je refusais c'était la porte, et la porte donne sur la rue ou pire : au statut de Paria. Là aussi je n'ai pas osé. J'ai attendu une proposition et j'ai dit oui à *la sécurité*. Je dois être d'une longue lignée de couard. Je me souviens de cette phrase: « ce n'est pas notre

capacité à désobéir qui est dangereuse mais notre capacité à obéir ». Ce n'est donc pas parce que j'ai une conscience effroyable de mon obéissance que je suis en capacité de désobéir. Voir l'Everest est une chose, le gravir en est une autre. L'inconnu et l'incertitude me tétanise. J'ai le vertige devant le précipice des décisions. La peur m'étreint et dicte mon esprit. C'est comme ça que des troupeaux entiers sont menés à l'abattoir et dans des camps de concentrations, parce qu'on n'ose tout simplement pas. Je ne suis pas différent. J'espère toujours, même le nez dans l'évidence, que tout va redevenir tranquille et calme. Donc j'ai accepté l'*activité* qu'on m'a proposée : balayer. Il ne faut pas croire que je n'y prenne pas de plaisir, c'est là que le bât blesse. J'aime me lever dans la nuit et voir l'aube naître, immuable et indifférente à nos gesticulations. Et puis il y a quelque chose de musical dans le mouvement du balai. J'aime ramasser les larges feuilles cornées des platanes, leurs bruissements graves quand je les rassemble. Depuis que la mairie, et le pays tout entier avec, a basculé Front National, le mot d'ordre est : *sécurité*. C'est ce que les gens veulent : *la sécurité*. Ils la voient dans la propreté : une feuille morte, c'est dangereux, c'est sale, ce n'est pas sécure. Un étranger, ce n'est pas mieux qu'une feuille morte. Ici ils disent « estrangers ». Un clodo, c'est sale, ce n'est pas sécure.

D'ailleurs, c'est l'heure, il faut que j'aille sécuriser.

J-11 3h30

Insomnie. Je me sens dans l'urgence d'écrire la banalité.

Par exemple. Aldi, hier soir 18h00. La caissière, pardon *l'hôtesse d'accueil*, douche les articles d'une femme à une vitesse hallucinante, rendement oblige. La femme peine à suivre la cadence et jette en vrac les produits dans les sacs. Ce qui devait arriver arriva : un gros pot de moutarde lui échappe des mains et part s'éclater sur le carrelage. *L'hôtesse d'accueil* voit son rendement se briser avec et sa prime aussi, très certainement. Elle jette un œil précis, au plafond sur une caméra qui la vise. Elle ramasse de justesse ses exaspérations. La femme s'écroule dans des excuses surdimensionnées « désolé, oh vraiment pardon, je suis tellement navrée, c'est la première fois que ça m'arrive, qu'est-ce que je peux faire pour rattraper ça ? ». Elle a peur. Comme toute la file d'attente, je ne bouge pas. L'exaspération de l'hôtesse d'accueil nous a contaminées. Elle trouve la force d'adopter une compassion de circonstance : « ne vous inquiétez pas madame, nous faisons tout pour satisfaire le client ». Elle a peur aussi. Elle dégote de sous sa caisse un seau et une serpillère puis s'empresse de tout nettoyer. Elle ne peut s'empêcher de jeter de petits coup d'œil à la camera. Nous attendons. Certains font bien sentir leurs exaspérations. Ils saisissent le petit pouvoir de délateur possible que la situation leur

offre. Ils tiennent en main une peur et desserre en même temps la leur.

Je suis à l'épreuve du quotidien. J'ai quitté le monde des habitudes pour conquérir celui des automatismes où chaque geste de travers est scruté.

Les faits divers ont perdu l'ambition de l'information au profit du sensationnel, les réseaux sociaux se sont vidés de toutes transgressions et subversions. Les vidéos sont Kleenex, accroché au royaume du sexe bien épilé. Les écrans, en plus de racoler, sont aussi de fumées. La propagande nous sert bien ce qu'elle veut qu'on mange et les nouvelles ont cessées d'être mauvaises pour devenir fausses. Tout est sous contrôle, aseptisé, la saveur d'un plat sous vide. Et pourtant des choses se passent. Il flotte dans l'air comme des impressions de chaos. Ni image, ni témoignage, ni odeur. Juste un vague ressentiment qui parfois oppresse furtivement la poitrine comme une marche qu'on rate alors qu'on croyait l'escalier fini. Le décryptage est subtil.

J-10. 5h30

Comme l'aube est propice à la lucidité.

La mairie a investi dans des caméras de surveillance. Les voisins ont parfois la vigilance défaillante. Une caméra par lampadaire, j'exagère à peine. L'état paye des gens pour visionner les caméras. Ce sont eux les

nouveaux fonctionnaires. Par exemple, je dois passer dans telle rue à telle heure, si je n'y suis pas vu, je suis convoqué : pourquoi n'étiez-vous pas rue Machin à l'heure dite ?

« Parce que j'étais rue Trucmuche, c'était sale, j'y ai passé plus de temps et je rajoute la phrase magique : *ce n'était pas sécurisant* ». Ils vérifient parce que c'est louche un balayeur, c'est presque sale. Ils sont contraints de constater que je balaie consciencieusement, mieux que n'importe qui et ça les énervent, c'est louche. Ils me préviennent que le zèle ne paie pas, qu'ils ne sont pas dans ce genre de logique quand même, qu'il faut que je me dépêche et que je respecte les horaires.

Il n'y a plus d'*estrangers*, ou si peu. Les seules qui restent, noirs en général, sont des sortes de vitrine. Ils sont triés, choisis puis exhibés comme preuve de la bonté ultime d'une nation paternelle. Dans un lointain pas si loin, un jeune noir avait escaladé la façade d'un immeuble haussmannien façon Spiderman pour sauver un jeune garçon blanc dangereusement suspendu à un balcon. La vidéo, oui parce que tout se filmait déjà, a été vu des millions de fois. Le jeune noir a été élevé au rang de trophée : voilà ce que doit faire un *estranger* pour être intégré. Ils n'ont pas été nombreux à relever le défi parce depuis, ils ont disparu avec une dextérité d'illusionniste. Dans un avant pas si lointain, des vagues

de migrants se noyaient dans la méditerranée ou étaient repêchés par des navires ONG, forçaient les frontières et… et puis plus rien. Un mauvais rêve. Ou sont-ils ? Ou vont-ils ? On ne parle plus de *déportation* (mot inapproprié) mais de *déplacement*.

À noël, je dois installer une crèche immense sur la place principale. Le petit jésus dans sa paille est plus grand que moi. Tout est redevenu blanc, impeccable.

Le boulanger a fait ces petites affaires dans le caniveau. Où est le renard ?

Et pour moi, Toujours rien. Patience.

J-9 4h00

J'écris. La feuille blanche et le stylo à encre sont des denrées rares et soumis à autorisation. Il me reste une ramette de 500 feuilles et quelques stylos que je n'ai pas rendu quand on y a été convié.

Il n'y a plus d'*ordre*. C'est un mot *inadéquat*. Il a été remplacé par *conseil*. Tout est donc *conseil*. Les gens me regardent et voit un balayeur, pas un passé contenant quelques études et un peu de culture. C'est d'ailleurs pour ça qu'on ne m'a pas restructuré derrière une caméra, un sujet qui pense est un sujet à risque. Je suis donc ce qu'ils veulent voir. J'ai beau me raser tous les jours de frais, comme c'est *conseillé* dans le contrat de travail, je pousse un chariot et je tiens un balai, je porte donc une sorte de poisse et ça justifie que ce qu'ils

pensent soit en accord avec ce qu'ils voient. Parfois je suis signalé pour hygiène corporelle douteuse. Alors je suis convoqué, mais ma tenue et mon apparence sont toujours en règle, c'est louche. Ils m'ont à l'œil. Une bonne partie de ceux qui me voient pensent que c'est un boulot d'arabe mais que même les arabes ne veulent plus le faire et préfère abuser des *allocations* (qui n'existe plus pour les *estrangers*, *estrangers* qui n'existent plus d'ailleurs, mais c'est tenace dans la pensée commune). L'autre partie, souvent la même, pense que je suis un pauvre type. Elle se dit que si c'est un arabe ou un noir qui balaie, c'est encore un qui pique le boulot au français !

Les autres agents municipaux me disent bonjour, parce qu'il faut, et mettent des prunes sur toutes les incivilités de plus en plus nombreuses, pour renflouer les caisses de la municipalité et s'assurer de fait une bonne prime, c'est tout, c'est pour l'argent, pas autre chose. En contrepartie, la ville est propre, parce qu'une ville propre, c'est sécure, et les ronds points sont fleuris même quand l'eau manque, c'est tout, c'est propre, mais jamais assez. Jusqu'à où la propreté peut-elle aller ?

J'attends.

J-8 5h00

C'est étrange, cette absence d'enfant.

Quand j'ai commencé mon activité d'agent d'entretien, j'avais un petit plaisir. Une sorte de collectionnite enfantine. J'accrochais sur mon chariot toutes les peluches que je trouvais. C'était un passe-temps comme un autre. Petit à petit mon chariot en était couvert. Un jour, un père est venu à ma rencontre, avec son petit garçon, cinq six ans peut-être, une bouille d'ange. Son père m'a expliqué que son fils avait perdu son doudou, un loup gris tout habillé qu'il appelait papa-loup et qu'il cherchait partout depuis plus d'un mois. Un véritable drame. Quand ils ont croisé mon chariot, en désespoir de cause, ils se sont dit, après tout, pourquoi pas. L'enfant a farfouillé dans le tas de peluches puis son visage s'est ouvert.

J'en aurai pleuré. Il m'a regardé comme si j'étais une sorte de super héros, le gardien des doudous abandonnés.

Puis vint le jour où j'ai été signalé. Ma hiérarchie m'a *conseillé* de me débarrasser très vite de mes encombrants. Un agent d'entretien qui accumule les ordures, ce n'est pas sécure. Où sont les enfants ?

J'ai dû faire pire que ça.

J-7 5h15

Le précipice n'est pas à l'horizon. L'horizon est le précipice.

Le boulanger a bouclé son rituel : portable, urine, clope, regard en périscope qui s'est arrêté dans ma direction, longuement. Comme si soudainement, il venait de localiser l'œil qui l'observait derrière la fenêtre dans le noir d'une pièce. Un œil qui pourrait dénoncer mille fois son comportement anti-citoyen. Et c'est moi qui me suis senti débusqué. Comme s'il savait quel genre d'œil je suis. Je le regarde me regarder et je me souviens de cet avant pas si lointain fort de toutes ses luttes : pour le droit des femmes, pour le droit des animaux, le droit du travail, l'égalité, les sans-papiers, le mariage pour tous, contre le réchauffement climatique, contre le harcèlement sexuel, pour le bien-être animal, les droits LGBT, contre le gaspillage, le plastique, le chômage, la précarité, les injustices sociales, les taxes sur tout, le racisme, la corruption, l'évasion fiscale… Il y avait des lanceurs d'alertes et des scandales à la pelle panama's papers, wikileaks, luxleaks, swissleaks, pornoleaks, footballeaks, des tas de leaks et des affaires de cochon : DSK, Weinstein et la moitié des mâles, le féminisme tapait du poing sur la table, ça y allait fort, jusqu'à *balance ton porc*, les herbivores se révoltaient contre les carnivores, les homos bombaient la poitrine pour exister, les Femens et leurs combats gravés sur leurs poitrines, Nuit Debout, Occupy Wall Street, les Bonnets Rouges et les Gilets Jaunes… mais l'extrême droite a rapiné le fond des choses pour nous faire croire

que seul l'écume de la sécurité comptait. Il y avait des pour et des contre, des débats et des controverses, des morts et des bavures. De la vie.

Dans cette vie, je faisais partie des gens qui ne luttaient pas, laissant aux autres le soin de prendre les coups. Je me sentais concerné et ça suffisait à me donner l'impression d'en être. Je me disais que le monde allait dans le sens de la démocratie, c'était indéniable. Cette certitude me rassurait. J'étais passif en pensant être pacifiste. Je pouvais me contenter d'attendre.

Je ne voulais voir que ce que j'avais envie de croire. La grande majorité, la vraie masse invisible, celle qui porte le nom de peuple ou de classe moyenne mais qui ne le revendique même pas car se pensant bien au-delà, ne voulait qu'une chose : la sécurité et la tranquillité avec une telle force et une telle conviction qu'ils ont eu les derniers mots, à l'usure, petit à petit. Je suis usé. Peut-être que c'est ça qui m'est reproché : mon usure.

J-6 4h15

La sécurité enlève le doute. Je me dois de retranscrire quelques phrases :

Les pauvres ont choisi d'être pauvres. En plus ils fument tous ! Et comment ils se les paient ? Ils l'ont bien cherché. Ne payez plus pour eux mais pour vous ! Les assistés dépensent notre argent pour se droguer, forniquer, s'alcooliser. Ils manquent d'hygiène, ils sont

crades, irrespectueux, dégradent les espaces publics, ils ruinent la France ! Profession assistée égale maxi fraude. Les étrangers viennent pour nous envahir. Faut leur distribuer des préservatifs, pas de la nourriture ! On est chez nous. On devrait trouer leurs bateaux ou les mettre les uns derrière les autres et tirer, on économiserait des balles. La mendicité est répugnante. Voilà les pensées qu'on a laissé filer.

Je me souviens, il y a plus ou moins quelques années, d'un bateau qui avait sauvé 58 migrants de la noyade. Aucun pays n'a voulu de cette cargaison. Il s'est fait baladé de port en port comme une grenade dégoupillée. Comme si 58 migrants suffisaient à envahir tout un continent. Son pavillon lui a été retiré, ça a été les dernières nouvelles, après silence radio. Peut-être qu'il erre encore sur les océans, Black Pearl des temps modernes.

Je ne peux me réduire à cette question mais quand même, qu'ai-je fait ? En attendant, au boulot.

J-5 5h00

Si l'Homme n'est pas fou, il est devenu Flou.

Je n'ai jamais revu le renard, paix à son âme.

Ce qui me fait mal, c'est que je dois me rendre compte que les gens ont plutôt l'air heureux. Tout semble « comme avant ». Les journées ensoleillées continuent à être nombreuses, amenant dans leur sillage cet

immuable cortège paré de sourires, de peaux et de démonstrations. Sur les quais comme sur les pistes cyclables, les joggeurs et joggeuses, smartphone en brassière, hommes aux muscles saillants, cheveux ras et femmes savamment déhanchées, queue de cheval, côtoient dans les codes et sans vague, vélos, trottinettes et over-boards. Les terrasses de café ne désemplissent pas, les pavés sont foulés, la grande rue commerciale bas son plein. La foule vie, indifférente et lavée de tout soupçon. La foule a été repensée comme un corps parfaitement épilés et gommés : plus un poil récalcitrant ou un point noir tenace, même les mauvaises graisses semblent vaincues.

Et puis toutes les attentions du peuple sont accaparées par la future coupe du monde de football, dans quelques mois, organisée par la nation, une nation qui a de bonne chance d'y accrocher une troisième étoile à son maillot et à son drapeau. L'évènement investi tous les temps libres et occupe toutes les lèvres. Tout le pays, jusque dans ses moindres fonds de vallée a pour *conseil* de se sentir concerné. Le peuple ne fait pas les opinions, elle les suit. Elle fait juste les émotions qu'on lui perfuse. C'est fascinant comme ça marche.

Car le peuple est satisfait. Et si une partie ne l'est pas, réduite à peau de chagrin, elle se bâillonne de lâcheté pour se contenter de ce moindre mal composé d'un toit et d'un salaire, d'une assiette pleine trois fois par jour et

l'assurance d'être en vie. Ça me fait mal d'en être, et ça me fait encore plus mal de ne pas être condamné pour ça.

J-5 22h00

Que j'aimerai boire, me saouler, me vautrer dans des orgies mélancoliques faites d'alcools, de vieilles vidéos pornos surannées, d'un peu d'herbes et de livres séditieux. Que j'aimerai reprendre possession d'une addiction et culpabiliser de ne pas arriver à m'en débarrasser, quelle liberté ! Plus d'alcool, même plus une bière en pression, ni en rayon dans aucune grande ou petite surface. Les gens boivent des espèces de boissons énergisantes à base taurine et de vitamines dites du bonheur. Les gens se sentent sains de corps et d'esprits.

Je pensais l'Homme plus attaché à ses vices qu'à sa patrie. Je m'attendais à des révoltes, des descentes massives dans les rues. Je m'attendais à une guerre civile, à des pavés jetés, des poings levés, des barricades et des dérapages, à des flots de sang innocents, à voir la Seine couler rouge. Et si le social s'écroulait, je m'attendais à des trottoirs jonchés de mendiants, des pauvretés à chaque coin de rue, des distributeurs d'argent sautés, des émeutes, des banquiers empalés, des costards-cravates vidés de leur corps, à des raz de marée de migrants… Rien de tout ça. Où sont-ils ? Les

mendiants, les anarchistes, les étrangers, les migrants, les racailles des banlieues et tous ces pauvres qui étaient censés verser le pays dans la crise… ils se sont comme… volatilisés. Et la population, blanche et affûtée, bois du bonheur à la santé de cet œil qui lui assure sérénité et sécurité. Je me suis trompé. Je plaide coupable.

J-4 5h00

La sensation de l'absurde m'absorbe.

Tout le monde doit avoir un smartphone en permanence sur soi. Il a remplacé la carte d'identité. Tout le monde doit avoir un ordinateur chez soi avec une webcam intégrée et une connexion. Tout le monde doit avoir une connexion. Tout le monde doit justifier d'une adresse email, d'un compte twitter et d'une page facebook. Pour la sécurité et pour l'intérêt du sens commun. C'est la loi *réseau*. L'œil veut assurer la traçabilité de chacun. La loi est passée sans un cil de protestation, parce que ça ne changeait rien au quotidien, tout le monde avait déjà un mur et pratiquait le twitte à haute dose, et c'est tellement ludique d'allumer ses écrans à l'empreinte digitale, et surtout, surtout, personne n'avait rien à cacher, juré craché.

Je n'ai jamais eu envie de murer, bloguer, liker, twitter, j'aime j'aime pas, followers, hashtagger, snapchater, flickerter, instagrammer, périscoper… mais je n'ai pas eu

le choix. Bien sûr, je m'y suis plié. Ce n'est pas que j'ai rien à jurer-cracher, je me baverai dessus, mais je ne veux pas d'ennuis alors je nourris quotidiennement de ma vie virtuelle la bête. Je lui injecte du langage insipide et formaté réduit à une simple bouillie de lettres, en échange je laisse les algorithmes de la bête me régurgiter ce que je dois voir, et je clique play et souvent bien avant la fin, je clique mon avis j'aime/j'aime pas, et je partage le bon point comme le mauvais à des amis invisibles mais du même avis que moi ou l'inverse, de toute façon on est tous prié d'avoir le même avis. Quand même, je garde bien à l'esprit, dans ce lambeau d'esprit encore mal connecté, que pour un twitte malheureux, quelques mots de travers ou un partage malencontreux, l'œil lève son doigt virtuel et c'est un lynchage numérique en règle, une lapidation sans visage, sans main sale, juste des mots qui vous cassent les os. Et puis c'est là que la mère de tous les yeux est. L'œil rond, noir et ahuri de la webcam intégré dans la partie supérieur de l'écran. Il suffirait d'y mettre un post-it pour lui crever l'oeil. Je n'en fais rien. Suis-je condamné pour inconsistance numérique ? Peut-être. Tout est devenu aussi condamnable que possible.

J-3 4h15

Je n'ai jamais pris aucun risque dans ma vie. Pour que surtout rien ne bouge et ne vienne froisser ma tranquillité. Je pensai la discrétion comme une vertu.

Gamin, j'ai très vite adopté cette stratégie, pour éviter les mains de mon père et ses colères constantes qui mettaient toute la famille dans une insécurité permanente. Ça ne marchait pas tant que ça. Mes silences le mettaient hors de lui. Je cachais forcement quelque chose. Je lui refusais même mes larmes. Aujourd'hui je fais toujours ça. Et je sens bien que c'est suspicieux. Je ne suis pas rassurant. Et pourtant ce n'est qu'une protection. J'ai essayé d'être le plus discret possible, je te le promets maman, j'ai essayé de me faire oublier comme tu me l'as appris, je te promets.

J-2 5h00

Je suis heureux. Heureux d'aller balayer et de ressentir le doux sentiment du travail bien fait, parce que j'aime mon travail, c'est plus fort que moi. Je devrais jeter mon balai, hurler liberté en dressant un majeur bien raide devant la Mairie, même m'immoler, pourquoi pas, la fin est si proche que je n'ai plus rien à perdre… sauf que je n'ai même pas rien. Alors je vais travailler, pour elle.

Quand les rues sont sales, les gens râlent. Et quand c'est propre, les gens ne voient pas, c'est un dû. Les gens sont… c'est pour ça qu'on les appelle les gens. Ils regardent quand même du coin de l'œil qui tient le balaie. Ce sont des gens vigilants. Elle ? Elle ne râle jamais. Elle lève le rideau dès que je repasse son trottoir, tous les jours à la même heure, vers 7h30, caméra

oblige. Elle est belle, ses yeux tombent dans les miens et je ramasse son sourire car elle s'illumine de me voir. Un sourire sincère. Elle ne me juge pas, elle est sincèrement rassurée que je sois là, tous les jours. Et ça me rassure. J'y tiens à ce moment.

Jour J

Ca y est. La fin est proche. Elle prend de drôles de tournures. Posté sur facebook Je suis convoqué à 16h. Aucune justification. Je dois me présenter. L'œil est tamponné, c'est le signe que j'ai été confirmé vu. Je ne sais donc pas pourquoi. Je ne peux faire que des suppositions. Par exemple, celle-ci : J'ai pris deux belles figues, il y a quelques semaines. La chaleur était dure et elles étaient mûres, limite trop, excellente. J'avais faim et soif et j'en avais marre de résister à tout bien faire. Elles m'ont tendues la main. Les branches de l'arbre dépassaient largement de la propriété pour se pencher dans la liberté. Il n'y avait même pas à s'accrocher sur un grillage, à escalader un mur ou à prendre appuis sur une pierre. C'était l'arbre qui s'évadait de la propriété. D'instinct je me suis servi. Voisin vigilant a dû ouvrir l'œil.

Mais ça peut-être tout autres choses : l'acte de ne pas assez surfer sur internet, suspicion numérique l'acte de ne pas assez consommer, suspicion de réseaux clandestin, l'acte de ne pas assez dénoncer, suspicion de

non vigilance, l'acte d'être célibataire depuis trop longtemps, suspicion de déviance sexuelle.

L'acte d'écrire des mots interdits.

L'acte d'*écrire* (mot interdit).

FIN

Naufrage contemporain

Aude Bertoli

Depuis qu'Arnold a perdu son travail et que, dans une suite d'événements des plus clichés mais néanmoins tristement banale, sa femme l'a quitté, Arnold n'est plus que l'ombre de lui-même. Son narcissisme est anéanti. Le désespoir a emporté son estime de lui. Notre homme aimerait bien avoir quelqu'un à qui se confier, mais cela impliquerait de lever le voile sur sa vie. Cela impliquerait de reconnaître sa vulnérabilité, ses failles. Puisqu'Arnold est un individu fragile et immature, il préfère se réfugier dans le déni. Faire comme si tout allait bien. Prétendre que sa vie ne s'est pas effondrée. Son attitude hautaine n'a d'égale que son sentiment d'être un vulgaire rebut de la société. De citoyen conforme et ouvrier investi, Arnold s'est changé en homme désabusé et oisif. Son quotidien se résume désormais à une succession d'heures et de jours creux, évidés. Chaque matin, il arpente le web et fait défiler les photos des internautes. Sous ses yeux, le bonheur se pavane sur la plage d'Ibiza ou au sein de fêtes endiablées. Arnold a le sentiment que toutes ces photos lui sont destinées, qu'elles n'ont qu'un seul objectif : lui rappeler sa déchéance. Faire en sorte qu'il n'oublie pas

le déchet qu'il est devenu. Cette exhibition lui est insupportable, pourtant il ne parvient pas à se déconnecter ou à supprimer son compte. L'auto-flagellation est devenue une drogue. Arnold se noie dans sa colère, dans son mépris, dans une jalousie crasse. Il se demande pourquoi le bonheur des autres est toléré alors que lui souffre intensément. D'ailleurs, « tolérer » n'est pas le mot exact : leur foutu bonheur est accepté, encouragé, étalé à la face du monde, comme pour narguer ceux qui ne sont pas capables d'être heureux. Notre homme se demande s'il a un jour été réellement heureux. Il ne sait plus s'il peut se fier à ses souvenirs ou s'ils sont déformés par le voile de la dépression. Arnold a le sentiment de s'être menti toute sa vie, d'avoir feint d'être heureux pour fuir la réalité. Il se dit qu'il a été le spectateur d'une pièce de théâtre médiocre. Les rideaux qui se sont ouverts sur la scène n'ont pas dévoilé de magnifiques décors mais un tas de merde amassée au fil des ans. Arnold n'est pas satisfait de la prestation, mais il n'a pas été remboursé. Il s'en veut d'avoir été un pareil imbécile. De n'avoir rien vu venir. Il a le sentiment que rien ne pourra plus l'aider désormais. Il sait bien qu'il pourrait entamer une thérapie, mais il refuse de faire cette joie à quelqu'un qui se délecte du malheur des autres et qui est payé pour ça. Il se dit que, décidément, cette société ne tourne pas rond. Alors il prend une décision.

Puisque les réseaux sociaux sont devenus le vecteur de la preuve de nos existences, Arnold se dit qu'il va y exposer la sienne. Mais pas comme les autres, pas comme tous ces lambins qui lui rappellent juste quel imbécile soumis il a été, lui aussi, par le passé. Pour notre homme, pas de soleil, pas de plage, pas de sourire ni de ciel bleu. Peut-être que le seul point commun entre sa vie et celles des internautes sera l'alcool consommé, et encore, certainement pas la même quantité. Arnold prend des photos de son appartement et les poste sur les réseaux sociaux. Il donne un titre à l'ensemble de ses clichés : « De l'Eden à l'abîme ». En dessous, il glisse un texte explicatif : « Voici à quoi ressemble la vie d'un homme honnête qui a été bafouée. Je refuse d'entretenir plus longtemps cette mascarade. Réveillez-vous ! Le bonheur qu'on vous vend n'est qu'un vulgaire pansement sur une plaie béante. Et le jour où vous l'arracherez, ça fera mal ». Arnold a décidé de quitter son déni. Pour une fois que c'est lui qui quitte, ça lui ferait presque plaisir. Mais ça ne lui ramènera pas sa femme. Face à cette pensée douloureuse, notre homme doit retenir une larme. Il se penche sur ses œuvres afin de distraire son esprit. Les clichés sont… percutants. L'amas de détritus qui jonche le sol du salon et les traces de souillure qui tapissent les murs de la salle de bain ne sont que quelques exemples des photos publiées. Arnold a décidé de dégoûter les internautes. Il s'est dit

qu'à défaut de briller par sa réussite sociale et personnelle, il allait marquer les esprits par le choc de la répugnance. Après quelques heures de silence, le premier « like » est inscrit sous son post. Suit un commentaire osé mais qui paraît authentique à notre homme : « Faut être vachement courageux pour montrer ça ! Et honnêtement, c'est presque classe un tel bordel ». Arnold ne sait pas quoi penser de ces mots. Il constate qu'il ressent une espèce de flatterie au fond de lui et en conclut qu'il n'est donc peut-être pas si indifférent à tout. La satisfaction qu'il éprouve à repousser les limites est grisante. Et puis, jeter avec dégoût tout son mépris à la face du monde rend celui-ci moins lourd à porter. Notre homme a envie de poster d'autres photos. Des photos plus crades encore, des photos sans équivoque, sans ambiguïté, sans suggestion : de la répulsion à l'état pur, de l'écœurement explicite. Il se voit déjà maître d'un art nouveau, ultramoderne, inédit. Arnold passe la nuit à imaginer ce qui pourra dégoûter le plus les internautes. Il laisse progressivement sa douleur derrière lui, comme on égrène des miettes de pain au sol pour marquer son chemin. Toujours relié à sa douleur, mais de loin. Mais ce qu'il ne sait pas, c'est qu'à force de vouloir fuir sa souffrance, il se perd avec elle.

Le lendemain, Arnold se réveille sans se souvenir de s'être endormi. Tout son corps le fait souffrir. Il se dit

alors qu'il pourrait partager cela sur Internet. En effet, tous les recoins de son appartement ont été photographiés, commentés. Il ne reste pas une seule parcelle de son antre qui n'ait été exhibée au public voyeur. Même la statuette sculptée par sa femme a été photographiée, entourée d'emballages sales et de détritus en tous genres. Cette statuette en marbre qui représente, comme Mégane le lui a dit, la fertilité et la maternité. Il s'agit d'un demi-cercle évoquant un corps courbé qui en enveloppe un autre, plus petit, dans un mouvement de protection. Deux demi-cercles qui symbolisent la naissance, le don de la vie. Arnold a toujours été touché par cette statuette, c'est celle qu'il préfère parmi toutes les sculptures de Mégane. Tous deux n'en ont jamais réellement parlé, mais Arnold sait que sa femme a toujours souffert de son infertilité. Et lui ? Aurait-il voulu un enfant ? Il n'est plus en mesure de le savoir aujourd'hui. Se charger de sa propre vie est déjà bien assez éreintant. La tâche lui semble colossale, et pourtant elle est dérisoire. S'occuper de lui. Même ça, il n'y arrive plus. Arnold se dit qu'il ne sait vivre que par procuration, à travers le regard que les autres posent sur lui. Dépossédé de son corps et de son âme. Comme un lâche. Comme un enfant. D'ailleurs, sa façon de vivre ces derniers jours est comparable à celle d'un jeune enfant : pervers polymorphe enclin à assouvir ses pulsions et instincts primaires. L'état de son

appartement reflète à merveille cette régression. Arnold a exposé toutes les pièces de son appartement, qui incarne désormais la représentation de son déclin. Notre homme a tout dévoilé. Ses clichés ont provoqué une foule de réactions sur la toile et il n'en tire qu'un constat : « J'existe à nouveau ». A travers un écran, à travers ce qu'il fait, à travers ce qu'il montre. Pas pour ce qu'il est. L'essence de l'être est balayée par le plumeau du paraître. Mais ces préoccupations philosophico-existentielles ne sont pas accessibles à notre homme à l'heure actuelle. Arnold se dit que, puisque l'appartement est désormais connu sous toutes ses coutures, il pourrait exposer des photos de son corps abîmé. Des marques que son travail harassant a inscrites sur sa peau. Des signes de vieillesse, de maladie et de vices. Les dents jaunies par le tabac. Le moignon à la place de l'auriculaire, qui a été arraché par une machine de chantier. La bosse derrière son crâne. Et on peut même aller plus loin : les excréments, le vomi. Arnold n'a plus de limite. Le ridicule, la honte, les remords : il ne connaît plus. Il n'a désormais plus qu'une chose à perdre : l'admiration des internautes face à sa décadence. Arnold ne perçoit pas encore les risques qu'il encourt, tant sur le plan juridique que sur le plan personnel. Ou peut-être les perçoit-il mais n'y accorde-t-il pas la moindre importance ?

On sonne à la porte. Merde, Arnold veut bien partager son intimité en ligne, mais pas dans la réalité. Pas de façon si ouverte, si directe. Il se dirige vers la porte et jette un œil par le judas. C'est Mégane. Sa femme. Arnold recule comme s'il avait été vu à son insu. Comment va-t-il se débarrasser d'elle ? Mégane ne peut décemment pas pénétrer dans l'appartement alors qu'il est dans cet état ! Se détournant de la porte, notre homme aperçoit son reflet dans le miroir. Ses chaussettes sont trouées, il n'est pas rasé. Son ventre est comme un poil incarné : une boursouflure qui fait tache dans l'ensemble. Tout est affreux, disproportionné. Il détourne le regard. Déni. Mégane crie son nom. Elle sait qu'il est là. Arnold lâche prise. Après tout, il n'a plus rien à perdre. Il ouvre la porte. Mégane se tient devant lui, aussi ravissante qu'il est laid. Elle porte sa main à son visage et notre homme ne sait pas si c'est pour exprimer son effarement ou pour se boucher le nez.

- Mon Dieu, mais qu'est-ce que tu es devenu… ?

Arnold refuse de reconnaître le mépris dans la voix de Mégane. Le regard de sa femme balaie l'appartement derrière lui. Elle ne cache pas son dégoût. Arnold se dit qu'heureusement, les déchets les plus malodorants sont entassés sur le balcon. Mégane veut faire un pas à l'intérieur mais notre homme l'en empêche. Il s'exprime d'un ton catégorique.

- Va-t'en.

Outrée, Mégane cherche à protester mais Arnold la pousse à l'extérieur et lui claque la porte au nez. Il la verrouille tandis que Mégane tambourine avec force tout en hurlant son nom. Provoquer une telle réaction chez elle, qui semblait devenue totalement indifférente à lui, le touche. Il ressent un mélange de colère et de soulagement, de l'aigreur mêlée à une étrange tendresse. Il aurait voulu prendre sa femme dans ses bras, enfouir son visage dans ses cheveux et oublier ces mois de souffrance. Faire disparaître sa rancœur au creux de ses reins. Humer son odeur si particulière. Un mélange de vanille et de réglisse, un parfum qui le propulsait en souvenir dans la cuisine de sa mère. Il aimerait tellement se sentir à nouveau en sécurité, apaiser l'enfant qui hurle en lui. À nouveau ce mouvement régressif, cette fragilité originelle. Il se sent si vulnérable… Toutes ces émotions ont épuisé notre homme. Il retourne au salon et s'effondre sur le canapé, laissant atterrir son postérieur entre deux canettes de bière. Des miettes glissent de son slip, il les chasse du dos de la main. Le regard vague, il reste prostré ainsi quelques instants. Un petit bruit l'extirpe de sa contemplation. Un mail. L'ordinateur est posé sur la table derrière le canapé, autrement dit très loin pour Arnold qui ne se sent pas la force de bouger. L'idée

d'avoir peut-être reçu des félicitations ou un nouveau commentaire sur son mur Facebook l'encourage néanmoins à se lever. Arnold a l'impression de traîner son corps derrière lui. Il se sent vieux, usé. Le mail qu'il a reçu ne l'aide pas à se sentir mieux. Il s'agit d'un message de sa gérance, alertée par l'état de son appartement. Le propriétaire demande une remise en ordre immédiate, à défaut de quoi notre homme sera mis à la porte. Arnold n'a aucune envie de faire le ménage de son appartement. Cependant, il semble bien se trouver dans une impasse. Le choix qui s'offre à lui est le suivant : renoncer à son appartement ou renoncer à sa nouvelle passion. Mais n'est-ce pas plus qu'une simple passion ? A travers ce projet, à travers le partage de sa souffrance à l'état brut, Arnold retrouve peu à peu une raison de vivre. Mais sans son appartement, il n'a plus de Wi-Fi, plus de Facebook, plus de partages de photos. Lui enlever son appartement, c'est donc lui enlever sa raison de vivre. Arnold se maudit d'avoir refusé de devenir propriétaire quand il en avait encore les moyens. Il n'arrive plus à réfléchir, ne se sent apte à prendre aucune décision. Il remet alors son sort au hasard et va se coucher.

Dans ses rêveries, Arnold se surprend une nouvelle fois à espérer le retour de sa femme. Il aimerait retrouver sa vie d'antan, lorsqu'il rentrait du travail et trouvait Mégane affairée dans son atelier de sculpture.

Il pénétrait dans la pièce d'un pas feutré et se postait derrière elle. Mégane laissait sa tête choir contre son torse et fermait les yeux. Doucement, Arnold caressait les longs cheveux de sa femme, laissant ses doigts se promener sur son crâne. C'était un moment de tendresse tout simple, un de ces moments devenu quotidien mais dont l'habitude n'enlève rien à la valeur. Arnold a aimé Mégane de façon inconditionnelle. Avec ses mauvaises habitudes, son sale caractère, son obstination et sa mauvaise foi. En pensant à cela, Arnold sent la colère monter en lui. Pourquoi a-t-il toujours été le seul à donner de sa personne à corps perdu, sans attendre de retour, sans accuser ? Cette injustice le révolte. Il a tout offert à sa femme et aujourd'hui il est seul. Entouré d'objets dont la valeur marchande n'a d'égale que l'ampleur de sa ruine intérieure. Des bruits sourds provenant de l'appartement du dessus arrachent Arnold à sa rancœur. Comment est-il possible, se demande-t-il, de cohabiter avec des gens, des couples, des familles, dont l'appartement est propre, rangé, et qui abrite tant d'amour et de joie de vivre ? Comment se peut-il qu'il soit le seul, dans cet immeuble, peut-être même dans cette ville ou ce pays, à rejeter de façon si violente la civilisation qui lui a permis de venir au monde ? Arnold ne se sent pourtant pas ingrat. Il n'a rien demandé, juste un peu d'amour et de reconnaissance. Mais si la société est incapable de lui

offre cela, pourquoi devrait-il en retour répondre à ses exigences ? L'huissier peut toujours se pointer, Arnold saura l'accueillir en bonne et due forme.

L'huissier ne se présente pourtant pas chez Arnold. Ni le lendemain, pas plus que le jour suivant. La semaine s'écoule sans qu'aucun représentant de justice ne vienne troubler le cours de son existence. Notre homme n'a plus relevé son courrier depuis une dizaine de jours et il a débranché le téléphone fixe. Son téléphone portable est éteint. Désormais, Arnold n'est plus relié au monde que par le biais des réseaux sociaux, Facebook et Instagram. Rien, plus rien mise à part les commentaires des internautes ne lui donne le sentiment d'exister. Et ce sentiment s'amenuise au fil des jours, au même rythme que ses admirateurs virtuels se détournent peu à peu de lui. On peut se lasser de tout, se dit Arnold, même du plus abject. Notre homme se rend bien compte que ce qui lui manque atrocement, là tout de suite, c'est précisément ce qu'il espérait atteindre par le biais de son projet de désolation : se sentir exister. Obtenir l'approbation de la société, sentir qu'il est accepté tel qu'il est. Si même dans la déchéance il ne peut briller, Arnold en conclut qu'il n'a vraiment aucune place en ce bas monde. Peut-être qu'à défaut d'être sur Terre, sa place est en dessous, dans un cercueil en bois terne, à l'image de son existence. Tout ce qu'il a accompli de bien, tous les événements heureux de sa

vie lui semblent dérisoires, pathétiques. Alors Arnold se saisit d'une corde qu'il trouve dans sa salle de bain et qu'il utilisait pour le travail. Ces dures années de chantier lui auront au moins offert de quoi mettre un terme à ses souffrances. Une fois la corde attachée à la poutre du plafond du salon, Arnold monte sur le dossier du canapé et passe la boucle qu'il a confectionnée autour de son cou. Il ne tremble pas. Sa détermination l'étonne, lui qui a toujours été en proie à tant de doutes. Sa dernière pensée va à Mégane, qui ne l'aimera plus jamais. Ses pieds quittent le dossier du canapé et Arnold avance dans le vide, les yeux fermés.

Notre homme s'attendait à un choc plus violent. En fait, il n'a pas mal à la gorge. Il respire même très bien. Il ressent en revanche une forte douleur dans le dos. En ouvrant les yeux, il constate qu'il est au sol. Les fils assemblés pour former la corde se sont délités, fragilisés par l'humidité régnant dans le logement. La corde s'est rompue. Arnold est sauvé de la mort par la pourriture de son appartement. Il ne sait pas s'il doit se sentir soulagé ou frustré. Il réalise qu'il n'a en fait pas réellement envie de mourir. Il aimerait juste mettre un terme à sa douleur. Retrouver un sens à sa vie. S'échapper de l'univers absurde dans lequel il s'est enfermé. Arnold décide alors de sortir de chez lui, pour la première fois en dix jours. Si la mort n'a pas voulu de lui aujourd'hui, c'est peut-être qu'autre chose l'attend. Il

est sale, pieds nus, mais il s'en fiche. Il veut se laisser une nouvelle chance de renouer avec la vie. Alors qu'il saisit son manteau sur la patère de l'entrée, la bibliothèque adjacente, qui croule sous les déchets, se met dangereusement à pencher. Elle perd l'équilibre et se renverse. Dans sa chute vers le sol, la statuette en marbre qui était placée sur le dessus de la bibliothèque vient frapper Arnold à l'arrière de la tête. Notre homme s'effondre, assommé, et sa tête heurte le radiateur en tombant. La mare de sang qui s'écoule de son crâne s'étend lentement sur le sol en s'infiltrant dans les fentes du parquet. Le liquide encercle bientôt la statuette en marbre, tombée non loin d'Arnold. Tout en ralentissant sa course, le sang forme alors un troisième demi-cercle autour des deux autres. Si Arnold était encore là pour le voir, il se dirait certainement que le destin est narquois : c'est parfois quand on décide enfin d'accoster sur le ponton de la vie que la mort nous embarque.

FIN

Quelques nuits après l'histoire

Christophe Auberthier

I

Personne ne pourrait plus voir cet oiseau, l'admirer ou le craindre, le chasser, envier sa liberté. Ni l'observer ni même l'entendre. Le deviner dans les nappes de vapeur. S'en souvenir.

Personne…

Et pourtant. Cet oiseau volerait tout là-haut, sa tête noire surgie devant la pleine lune, comme s'il portait une auréole. Il guetterait, en vain, planant sans plus savoir que faire, où aller, tout hébété par cette situation.

Non ! Non : ce serait impossible, incroyable, exagérément grave cette histoire – donc une simple hypothèse pour les fous.

Ce serait la nuit, ardente, un moment très obscur, très tard – trop tard.

*

Mais il est là, l'oiseau. Seul. Noir dans le noir. On ignore qui il est, son espèce, son nom, d'où il vient vraiment, dans quelles contrées sauvages il a nidifié. S'il

a tué. S'il s'est sauvé. Si d'autres le menacent – des braconniers, des bêtes, des plantes étranges, des créatures, des choses indescriptibles. Mais il apparaît là, très haut, rapide, ailes de platine déployées, bruissant à peine.

À l'aube il s'efface. Part ailleurs. Fuit le jour. Traque la nuit. Son bec pointe maintenant vers le premier quartier de lune. Si ce croissant de lune penche, c'est à cause de l'appel d'air dans son sillage. Il est si vif qu'il suit la nuit, ne connaît qu'elle. C'est sa nature.

L'oiseau ralentit brusquement. Il lutte sur place à contrevent, décrit des cercles concentriques, d'abord larges, puis de plus en plus serrés. Ses yeux percent les ténèbres. Il aurait donc aperçu quelque chose. Une proie ? Un homme ? Un revenant ? Non. Seulement sa propre ombre filante sous les étoiles. Les constellations, étonnamment nombreuses et surtout plus visibles qu'en d'autres temps, parsèment l'espace. Partout le ciel est une gamelle d'étain où un dieu charitable a jeté sa petite monnaie.

Et dessous : une planète – on dirait la Terre.

L'oiseau fait demi-tour, et encore demi-tour : il connaît l'endroit, pourtant ne le reconnaît pas. Ses sens le trahiraient ? Son instinct lui ferait défaut ? Le monde, si c'est le monde, aurait donc tant changé ? Est-il

perdu ? Sur une autre planète ? Personne ne sait ! puisqu'il n'y a personne.

Soudain la brise forcit, le détourne ; ses ailes froufroutent, une plume se détache et flotte longtemps, tombe de quelques mètres, remonte sous l'ascendance d'un air d'une chaleur surnaturelle ; la plume finit par retomber dans une lente chute, jusqu'à la canopée d'une forêt, une forêt si dense que quiconque décrirait ce qui vit là-dessous, ce qui pullule entre les brindilles, ce qui grouille sur l'humus, ne serait qu'un menteur.

L'oiseau crie. Rien ne bouge.

Passe l'ombre – et les années.

*

Longtemps après, l'oiseau revient au même endroit, toujours de nuit. Il aurait fait le tour de la Terre. Toujours personne, nulle part. Comment croire à cette absence ? À ce calme épouvantable ?

Depuis tout ce temps, la lune en a connu, des révolutions. La voilà ronde et rousse, qui fait rouiller le plumage de l'oiseau. Il vole encore, malgré lui plus sage, plus lent qu'autrefois. Des nids, il en a construit, et parfois saccagé ceux d'espèces en compétition pour de beaux endroits. Des déserts, il en a survolé, incrédule. Des tours en ruines, il en a frôlé. Et des cheminées bancales, et des toits moussus, et des chablis de ferrailles, et des croix brisés, et des carcasses oxydées…

Il tournoie dans cet air bizarrement chaud, bien plus ardent que jadis. Las, il ne pique pas, se laisse planer. Il a cette intuition animale : la fin serait proche. Car le vieil oiseau sait d'instinct que sous peu il ne volera plus, pas autant qu'il en rêve ; il volera toujours plus doucement, au hasard des alizés, des siroccos, des mistrals, des chinooks, des queues de cyclones, juste une ou deux saisons encore, à supposer qu'il y ait encore des saisons. Il affrontera les dernières bourrasques, enfin il renoncera à choisir sa destination ; alors un vent mauvais le ballotera ; quand ce vent aura cessé, que l'aurore lui brûlera les pupilles, l'oiseau nocturne tombera, peut-être à pic dans le vide, peut-être avec mollesse sur une nappe d'air plus chaude que jamais. Il poussera un dernier cri bien triste. Il faudra bien qu'il y ait une fin.

En attendant, avant la nuit ultime, l'oiseau ne migre pas tout seul. Cette fois-ci, autour de lui, des oisillons volettent en désordre, certains trop haut, à vouloir frôler le soleil, d'autres dangereusement bas, trop proches d'un dédale de lianes, de branches, de troncs. Le vieil oiseau force sur ses ailes, bouscule les imprudents, distribue des coups de becs. Des plumes farandolent, des gouttes rouge foncé s'étirent jusqu'au sommet des arbres immémoriaux, s'infiltrent dans les rainures des écorces, noircissent. Il lance un cri éraillé, comme pour dire à ses rejetons, oh si vous connaissiez

les hommes… Comme pour avertir, moi je les ai vus les hommes ! c'est la vérité, et moi je sais ce qu'ils sont, ce dont ils sont capables… Alors les oisillons, ignares et rebelles par nature, retournent quand même à l'abri de ses longues et lourdes ailes. Eux aussi voudraient bien apercevoir les hommes, vérifier si tout est vrai (on leur en a dit tant de mal). L'oiseau contemple ses petits curieux, il se remémore la fraîcheur de ses printemps, de quoi recouvrer un regain de vitalité. Il ne mourra pas sans leur avoir transmis la salutaire peur de l'être humain, ce monstre.

Mais… pas d'hommes à l'horizon… L'oiseau, de plus en plus indolent, ne comprend pas. C'est impensable. Où se cachent-ils ceux-là ?! Quel est leur nouveau piège ? Poussé par ce mystère, l'oiseau abandonne la Lune : pour débusquer les hommes, il va se métamorphoser en oiseau diurne. Ça fera mal, ce n'est pas sa nature, pourtant il faut. Lui et ses oisillons fusent à présent vers l'est, ils font des clignements frénétiques quand le petit jour commence à poindre. Le soleil s'élève, leurs plumes noires luisent comme jamais. Sous la lumière crue, ils les verront bien, quand même, ces terribles hommes !

*

Des jours et des jours.

Sous un ciel de cuivre, les volatiles se laissent chahuter par l'air affreusement turpide, sans prendre le

risque d'atterrir. Rien. Personne… Parfois un mouvement – immanquablement une fausse alerte. Où vivent-ils à présent les hommes ? C'est impossible qu'ils ne soient ni là ni ailleurs, les hommes ne sont pas devenus invisibles… Les hommes ne jouent pas à cache-cache comme ça ! Alors ? En pleine lumière, on devrait compter des milliards et des milliards et des milliards d'individus ! La faune devrait détaler en les sentant de loin. Et quelques espèces domestiquées trahiraient aussitôt leurs cousins sauvages. Cependant, tout est anormalement calme, rien ne se passe – il se passe quelque chose.

*

Des nuits et des nuits.

Sous un ciel de vinyle, la petite famille bat des ailes. Sous eux, la grande forêt ne cesse de croître à vue d'œil. Les troncs s'élèvent sans fin, les lianes prolifèrent. Le vieil oiseau traverse un nuage. Il ne voit rien du tout, à cause de la forêt devenue si dense. Il se souvient de clairières, de souches taillées net, de fronts pionniers qui reculaient quand ronflaient les monstres d'acier chevauchées par les hommes. Désormais, plus de clairières, plus de défrichements ; la flore colonise tout, cette sauvage. Il y aurait peut-être bien une réponse : les hommes habiteraient maintenant de nouvelles contrées, d'autres latitudes, ils construiraient d'autres

murs, d'autres bunkers, d'autres temples, d'autres futurs. Mais où ? Cette paix est de mauvais augure. Les oisillons, eux, gazouillent avec une naïveté effrayante : tout leur paraît si normal, stable, éternel. Forcément, ils n'ont jamais connu le monde autrement. Entre eux ils se moquent, ah c'est l'ancêtre qui a perdu la tête en même temps que ses dernières plumes grises ! il fait pitié, il a inventé cette légende de grand prédateur debout sur ses deux jambes !

L'oiseau freine. Rien. Accélère. Rien. Tord le cou, claque du bec. Il n'est pas dément, il a gardé en mémoire les lumières de leurs villes, les balafres de bitume entre des rangées d'arbres exfoliés, les mosaïques colorées de leurs champs, les coulures noires autour de leurs épaves, les vapeurs de leurs avions, les ondes invisibles de leur ciel, les foudres de leur génie.

L'oiseau crie, il s'égosille, croyez-moi mes petits ! ils existent, ils sont terrifiants les hommes, vous verrez bien… Les hommes, là où ils se terrent, il faudra s'en approcher prudemment, vous avez saisi ? très prudemment ! entendre leurs voix, respirer leur odeur, les épier pour mieux s'en protéger. Aux oisillons, le vieil oiseau montrera aussi, s'il en a le courage, une cicatrice sous sa queue, également un anneau autour d'une patte dont il n'a jamais pu se défaire ; il témoignera de sa rencontre, il y a fort longtemps, avec l'espèce humaine ; il parlera même de sa cage, puis de sa fuite.

*

Fatalement l'oiseau se déplume, son bec se craquelle, le temps passe ; sous sa peau tiède, sèche, malgré la peur son cœur ne cogne plus bien fort. Il redoute de mourir sans avoir pu montrer à ses oisillons le corps, la vitesse, les armes de la fameuse bête humaine. Il a beau détester l'humain, il voudrait lui dire adieu, adieu l'ennemi ! Son cœur s'aplatit, il n'est plus qu'un filtre où la douleur percole.

Non ! Un sursaut. Oh non ! Il ne crèvera pas sans les avoir revus. Il faut revenir en arrière. Aussi décide-t-il de voler jusqu'à la nuit, comme autrefois, chercher partout. Les arrogants ont bâti des cités immondes ; s'il en reste quelque chose, leur pollution lumineuse devrait le guider jusqu'à eux. Justement, au loin il croit distinguer une lueur.

II

L'oiseau a cru repérer une petite lumière, une trace humaine ; il s'est approché mais le mirage s'est éteint. Ce n'était peut-être qu'une étincelle, les braises de la dernière foudre. Aussi a-t-il accompli un énième tour du monde, tournant comme la Terre, toujours en pleine nuit.

Et voilà qu'un halo doré vibre au travers des branchages. Encore une illusion ? Il n'y croit plus mais il y va. Avec vaillance, le vieil oiseau et ses oisillons s'avancent jusqu'à ce minuscule point jaune. Hélas ce n'est pas une ville, pas même un village. Les oisillons reçoivent l'ordre de voler en rang serré à très haute altitude, pendant que l'ancêtre ira vérifier d'où provient ce timide éclat.

Il descend, plane, descend davantage, et pour la première fois depuis longtemps, se pose sur la cime de l'arbre le plus grand. Il halète. Rien n'assure qu'il trouvera la force de s'envoler à nouveau… D'ici, à cause du feuillage compact, impossible de discerner ce qu'est cette lueur crépitante. Un regard inquiet vers ses oisillons : leurs silhouettes frétillent devant la demi-Lune. Il les compte, il les recompte : il en manque un ! lequel ? Le plus chétif, celui dont le duvet poisseux contient encore des morceaux de coquille… Où est-il ce petit inconscient ? Le vieil oiseau s'alarme cependant il refrène une stridulation, car si un homme sévit bel et bien dans les parages, dans ce bois, mieux vaut rester silencieux, discret. L'oiseau s'aventure sur une branche plus basse, une autre, encore une autre. Autour de lui, le vent emporte des craquements sourds, irréguliers. D'un buisson sort un pépiement ! L'oiseau, un peu rassuré, siffle en sourdine pour ordonner au jeune fugueur de rejoindre la fratrie dans les airs.

Il scrute, il écoute, il sent. Il y a quelque chose, comme une respiration. Ou plutôt une suffocation. Quelqu'un attendrait là, immobile dans l'obscurité, prêt à bondir sur sa victime, l'assommer, la saigner, la peler, l'empailler, exterminer l'espèce, pour le plaisir…

L'oiseau cherche la provenance du danger. Ça y est… C'est sûr, un homme est là…

On entend des feuilles mortes se déliter sous des pas ; un homme serait donc en train de marcher quelque part. L'oiseau tente d'étirer ses vieilles ailes, mais il a mal. Alors il se laisse tomber d'étage en étage, s'approche du sol et finit par se poser sur un rocher couvert de mousses et de champignons gluants qui collent aux griffes, qui risquent de l'empêcher de redécoller. A quelques mètres de ses pattes tremblantes, des buches disposées en triangle, protégées d'une ceinture de pierres rondes, toutes de même calibre, achèvent de se consumer. Un homme a récemment fait un feu. Quelques tisons sautillent encore au milieu des cendres tièdes. Le feu s'éteint.

*

Cette étrange chasse à l'homme reprend. Sous des latitudes torrides, l'oiseau repère enfin une silhouette. Elle lui rappelle quelqu'un… Oui, un être humain ! Ça y est ! L'homme est là ! Le voilà, maigre et bistre, la peau crevassée. Voûté, seul. Nu. Son allure ne ressemble pas

tout à fait à celle des hommes d'avant, ceux qui avaient encagé l'oiseau en espérant l'aimer à travers les barreaux.

L'oiseau émet un très léger sifflet, aigu, imperceptible sauf pour l'ouïe de ses jeunes intrépides. Ceux-là suivent, s'agitent, observent. Le vieux avait donc raison ! L'homme existerait bel et bien ! Ça ne serait pas qu'un monstre légendaire… Ils épient : si c'est un homme, qu'il est minable ! pas du tout redoutable comme dans les histoires rabâchées de l'oiseau moribond. L'escadrille suit le mouvement de ce deux-pattes grotesque. Celui-ci marche, ou plutôt titube, pendant des heures. Parfois il s'agenouille, gratte la terre, rogne un ongle avec ses dents, crache, bave. Il repart en trainant les pieds ; dans son sillage il abandonne une longue trace sombre, comme la mue d'une sale vieille bête presque crevée.

*

Longtemps, loin, jusqu'aux confins du continent, au bout du monde, au bout de ses forces, le pauvre homme avance. Il chancelle. Fait peine à voir. Hagard, tournant la tête tous azimuts, il cherche un semblable, frère, sœur, homme, femme, enfant, même mort. Personne… Il force sur sa voix, ohé !? ohé ?! Il ne rencontre que des bestioles qui osent le frôler, le renifler avec dégoût. Y a quelqu'un ? Ohé ? C'est moi ! Quelqu'un m'entend ?

Dîtes-moi que je suis pas tout seul… C'est quoi ce monde ?…

L'oiseau vole au-dessus de sa tête, en prenant tout de même garde de rester hors d'atteinte, parce que si l'homme sentait en lui une dernière vigueur, il lèverait sûrement ses bras décharnés pour étrangler l'oiseau de malheur. Hélas pour lui, il ne fait pas plus peur qu'un épouvantail ! Résigné, voilà qu'il s'accroupit.

L'homme continue son périple dans cette position, les genoux dans la souille. L'oiseau hurle pour inviter ses petits à découvrir en détail le genre humain – ce qu'il en reste. Les oisillons virevoltent autour de l'infâme ridicule et lancent des cris rigolards, ohoh donc c'est ça le plus grand prédateur de tous les temps… Le dernier né se pose sur la tignasse de l'homme qu'il a prise pour un nid abandonné.

L'homme s'effondre. Les doigts écartés sur le sol glaireux. Puis le nez dans une boue nauséabonde. Les oiseaux tournent autour du corps. Ils chantent ils chantent ils chantent. Membre après membre, l'humain s'enfonce jusqu'à disparaître totalement sous ce glacis verdâtre. Sa physionomie se devine un peu là-dessous, toutefois ne survit qu'un moment. Assez vite des bulles visqueuses éclatent à la surface.

A minuit, la pleine lune donne à la tombe spongieuse des teintes beiges, grises, olivâtres. Les oiseaux

demeurent aux aguets, ils scrutent les frémissements, les petits remous. Est-ce que l'homme nage là-dessous ? Il est noyé ? L'ancêtre des oiseaux n'en revient toujours pas. Il repense à ses années de cage : les enfants de l'homme, avant de ronfloter dans de beaux rêves, le maltraitaient en insérant des piques à travers le grillage, ils essayaient de le faire parler, ils ouvraient la petite trappe, l'agrippaient de leurs doigts potelés, lui donnaient en braillant un gentil nom, lui fermaient le bec avec un élastique pour le caresser sans risque. L'oiseau se revoit en train de se débattre, piquer dans le vide, se cambrer dans leurs puissantes menottes, donner des coups, sentir son cartilage se distendre sous l'effort, la tige de ses plumes lui pénétrer la chair. Lutter. Enrager. Tomber. S'ébrouer. Piétiner et se prendre les griffes dans la moquette. Panteler. Presque mourir. Et s'élancer… Franchir la fenêtre entrebâillée ! Fuir ces petits monstres dont il se souviendra toujours ! S'enfuir dans la nuit… Loin des hommes, tous, jeunes et centenaires. Se jurer de garder la nuit, se confondre avec elle, à jamais. À présent, il n'a presque plus peur de ce pathétique humain.

La famille oiseau pépie gaiment. L'humain n'est pas ressorti de la vase. Soudain une sorte de bâtonnet blanchâtre s'en échappe. Puis un autre. Encore. Dix au total. Dix doigts… Encore. Orteils. Coquilles. Crâne. Pieu. Fémur. Chablis. Côtes. Cailloux. Dents. Des

morceaux d'humains, des trucs indéfinissables de cette race-là.

Un orage éclate. La Terre se gorge d'eau. Tout est peu à peu nettoyé. Le squelette, ou ce qu'il en reste, émerge de la bouillasse, nettoyé de toute trace de muscle ou de tendon. Il s'éparpille dans les ravines. Lorsque la pluie cesse, une nouvelle torpeur envahit l'atmosphère. Sous ce climat bouillant et humide, des milliards d'arbres perforent le ciel. Avec cette croissance illimitée, ils éborgneraient un dieu ; leurs racines tailladent les roches, des lianes s'emmêlent, les grosses feuilles vernissées s'enroulent sous l'effet du réchauffement climatique – qu'aurait causé l'homme… Les gaz floutent le paysage, la température monte infiniment, la flore prospère, la faune mute, s'adapte. Quelques radicelles s'entortillent autour des derniers os de l'humain, les serrent au point de les réduire en poudre. La nature, invulnérable et sublime, tient là son ironique vengeance.

L'oiseau songe, ce serait donc la fin ? La fin de l'histoire. La puissance de l'homme aurait ainsi fait sa faiblesse. Dès lors, les animaux pulluleraient. Ils gueuleraient sans crainte dans les bosquets, au bout des branches, au creux des troncs. S'accoupleraient de jour comme de nuit. Toutes les espèces de la Création (sauf la dernière) copuleraient selon les nouvelles lois de la nature. Tous, faune et flore confondus, s'hybrideraient, mutants nés de l'héritage de l'homme, de ses restes, sa

science, son feu. Certains arbres, un jour, posséderaient même le langage. La connaissance. Le feu. Les arbres succéderaient au genre humain en tant que nouveaux maîtres de la Terre. Et ce serait une paix inédite, perpétuelle…

III

Dans cette histoire, la paix n'aurait pas duré… Les arbres auraient pourtant été avertis : la mésaventure de l'espèce humaine aurait pu leur servir de leçon. Pourtant. La guerre serait venue – nouvelle hypothèse.

*

Les plus vieux arbres avaient raconté autant qu'ils s'en souvenaient cette époque lointaine, ce monde viable, qu'on espérait durable. Mais les ancêtres n'avaient pas vraiment été pris au sérieux : on se moquait de leur écorce ridée, de leurs anneaux innombrables, de leurs branches dégarnies, de leurs troncs courbés, bossus, de leurs feuilles blanchies. Un chêne âgé d'un millénaire au moins avait montré aux arbrisseaux ses émouvantes gravures, en forme de cœur, sur son tronc lacéré ; un frêne avait juré, brindilles encore frétillantes d'un souvenir ému, qu'il avait jadis accueilli une cabane dans ses branchages ; un robinier avait raconté comment il avait été soigné, sauvé, alors que son tronc séculaire menaçait d'être fragmenté en des dizaines de morceaux

attaqués par des champignons beigeasses, puants, suintants, et d'autres parasites. Mais les plus sages d'entre eux, lourds et las, n'avaient pas été écoutés. Non… La situation s'avérait alors tragique, irréversible. Après le genre humain, les arbres craignaient à leur tour de disparaître ! hélas trop tard… Quelques sceptiques, cernés de petits épineux comme une milice personnelle, fanfaronnaient.

Des siècles plus tôt (juste après la disparition de l'humanité, l'étouffement du dernier homme dans la tourbe sous le regard ahuri du vieil oiseau), il faut se souvenir que la forêt accueillait sans cesse de nouveaux membres, de nouvelles espèces, de nouvelles hybridations. Un éden. Sans les hommes, tout semblait prospérer – semblait. Les arbres un peu chétifs, ou bien les bois trop précieux, craignaient tout de même pour leur survie, s'armaient d'épines pour repousser les intrus, envoyaient des insectes ravageurs, des armées de nuisibles, contre leurs concurrents, tandis que d'autres, plus confiants, voire eux-mêmes issus de plusieurs souches, réduisaient volontiers leurs ramures pour laisser grandir les jeunes pousses inconnues et néanmoins charmantes. Au fil des années, la densité arboricole s'était accrue, néanmoins elle avait d'ores et déjà perdu en variété. Dans cette écrasante luxuriance, l'ombre avait rampé sur des espaces moussus toujours plus vastes, éliminant les essences fragiles, privées de

lumière, ne permettant qu'aux plus hauts sujets, ensoleillés, de subsister. Le ciel avait disparu. Au sol régnait une nuit caniculaire et sans fin.

La sélection naturelle faisait donc son œuvre, dévastant des minorités végétales magnifiques, sans doute indispensables, mais tellement vulnérables. Les clairières du temps de l'homme n'étaient plus présentes qu'à l'état de rares traces topographiques, et plus souvent à l'état de mémoire dont les nouveaux arbrisseaux doutaient effrontément.

Le vieil oiseau était mort, seul. Les oisillons qui avaient vu mourir le dernier homme dans la vase étaient à leur tour devenus des oiseaux. Ils avaient à présent quelques centaines d'années et se persuadaient d'être immortels. Ils avaient construit des nids et aussi saccagé ceux des espèces concurrentes. Survolé le monde. Parfois plané au-dessus des ultimes décombres de la civilisation humaine, ponts affaissés sur les océans, engins saignant du pétrole, tours écroulées sous le poids de leur superbe, tunnels colmatés d'humeurs et de viscères fossilisées, antennes tordues, écrasées par les lianes entortillées autour de ces débris métalliques…

Quant aux animaux terrestres et marins, il n'en restait tout simplement plus aucun : les uns avalés par les nouvelles plantes carnivores géantes, les autres piégés dans des filets d'algues transgéniques, des horreurs

entre brun et kaki, globuleuses, tentaculaires, mutantes sous les effets à long terme de la chimie, de l'industrie, de la pollution, de l'agriculture, de toutes les vanités des êtres humains.

De la faune ne subsistaient donc que des volatiles, et encore seulement ceux capables de voler tout en haut de l'atmosphère, capables de fuir les arbres immenses, nouveaux conquérants de la Terre.

Les vieux arbres, millénaires, désolés, courbés, racontaient malgré tout, de la même façon que le vieil oiseau avait naguère raconté à ses petits. Leurs jeunes congénères avaient peine à croire que leurs ancêtres avaient vécu en symbiose avec la faune ! Quelques platanes plus ou moins fiables, remarquablement alignés, mornes et gris, propageaient encore une antique rumeur selon laquelle des sangliers ou des biches, parfois, traversaient sans précaution un rectangle gris foncé, très dur ; selon eux, il arrivait même que ces animaux soient percutés par d'étranges prédateurs métalliques, aux yeux blancs, quelquefois jaunes, mystérieusement illuminés, doués d'une vitesse prodigieuse. Alors les sangliers et les biches, tragiquement blessés, venaient agoniser à l'ombre des feuillages. Personne ne se chargeait de récupérer les carcasses nauséabondes. Progressivement, la faune avait reculé dans des contrées bien plus lointaines,

soumises à tous les risques ; et puis un jour, comme l'humain avant ça, on n'en trouva plus trace.

Les arbres les plus sages affirmaient que cette époque révolue, celle de la cohabitation entre toutes les formes de vie, humaine, bestiale, végétale, bactérienne, était certes précaire, violente, qu'elle suscitait l'indignation des plus vertueux, mais que c'était un temps de créations magnifiques, d'initiatives collectives, d'échanges planétaires, de culture(s) à tous les sens du terme. (Certains murmuraient, à leurs risques et périls, qu'ils regrettaient finalement le temps de l'homme…) Malheureusement ! la majorité des arbres avaient ignoré, par égoïsme, par négligence, par déni de la réalité, que de nouveaux comportements, radicaux et urgents, s'imposaient à eux, quelques sacrifices nécessaires pour leur survie. Un groupuscule d'arbres avait laissé le vent hurler plus fort dans leurs frondaisons, pour porter loin leurs messages de détresse. La plupart des semblables les avaient simplement laissés pourrir. Leurs appels restés feuilles mortes, la situation avait évidemment dégénéré ; et quand la prise de conscience fut, enfin, quasiment unanime dans toutes les forêts du globe, il n'y avait manifestement déjà plus rien à faire. Rien. Pour l'écosystème il était trop tard. On n'entendrait plus jamais les bruits de caoutchouc dans les flaques boueuses, on ne surprendrait plus jamais les étreintes

secrètes, printanières, derrière les bosquets touffus, on ne se laisserait plus jamais toucher par des mains bienveillantes et suffisamment expertes pour ordonner ici ou là l'élagage au profit du bien commun.

Et tout empirait de millénaire en millénaire, de plus en plus vite. La loi de la jungle sévissait. Les jeunes arbres, inquiets pour leur avenir, reprochaient à leurs ancêtres de leur avoir légué un monde végétal promis à la décomposition, les tensions favorisant la guerre des arbres pour l'espace vital, quelques espèces servant opportunément de boucs-émissaires. Certains arbres s'étaient alliés, avaient résisté, avaient relié leurs systèmes racinaires, avaient même su communiquer pour prévenir la moindre fougère, la plus fine tige, la plus insignifiante graine, du danger imminent. Ceux-là avaient aussi bruissé autant que possible, soit pour raisonner les optimistes, soit pour appeler à la plus élémentaire solidarité sylvestre, accueillir sur quelques mètres carrés les pauvres arbrisseaux indésirables ailleurs, du moins ceux dont les racines n'avaient pas péri, noyées dans des ruisseaux noirs de miasmes.

Partout les combats faisaient rage. Partout les plus misérables arbres se tranchaient leurs racines pour migrer vers d'improbables eldorados. Partout l'humus se couvrait de branches vertes sauvagement arrachées par un arbre plus robuste, inébranlable, surpuissant. Partout coulait la sève.

Les rares protestations pacifistes, lancées depuis la canopée par deux ou trois feuillus idéalistes, restaient inaudibles pour les arbres belliqueux toujours plus nombreux, en rangs serrés, sûrs d'être invincibles, résolument invasifs. Ceux qui osaient regretter le temps des hommes finissaient étouffés par des légions de lianes grimpantes armées de dards venimeux. Les vainqueurs levaient fièrement leurs branches, n'anticipant pas que l'appauvrissement de la diversité forestière leur serait, tôt ou tard, fatale à eux aussi ! Sur tous les continents les oiseaux entendaient, entre les troncs, à travers les feuilles, à tous les étages de la végétation, les chants rugueux des terribles arbres, de leurs conquêtes vaniteuses.

***

Certains imagineraient la suite, la fin, impuissants et malheureux, presque résignés, isolés dans des prisons de ronces. Mais il serait trop tard pour regretter. Tout disparaîtrait. L'autodestruction aurait bel et bien débuté.

Dans cette histoire, les hommes se seraient pris pour des dieux, omniscients, surpuissants, immortels… L'air serait devenu ardent, irrespirable.

Puis les arbres se seraient pris pour des hommes…

Et, une nuit, viendrait la fin – simple hypothèse.

FIN